

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# REVUE CANADIENNE

---

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,  
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

---

NOUVELLE SÉRIE

---

TOME CINQUIÈME—XXI DE LA COLLECTION

---

MONTREAL:  
PRENDERGAST & CIE., PROPRIÉTAIRES-IMPRIMEURS

---

1885

# TABLE DES MATIERES

DU

TOME VINGT-ET-UNIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1884

	PAGES
Les anciens peuples de l'Amérique, par Ernest Marceau .....	1
Les cieux et leurs habitants, par Giulio .....	10
Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort .....	17
Les fées, par M. J. A. Poisson .....	31
A travers le Canada, Xavier Marmier .....	33
Les Sœurs de Charité, par Georges Gellé .....	46
Sonnet, Alice Adam .....	48
Revue scientifique, par Oct. Cuisset .....	49
Chronique du mois, par Philippe Masson .....	57

FÉVRIER

A travers le Canada, par Xavier Marmier .....	65
Pierre Corneille, par Joseph Desrosiers .....	80
Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort .....	87
Contes et récits canadiens, par E. L. C. ....	99
Bibliographie, par Galus .....	107
Revue scientifique, par Oct. Cuisset .....	115
Chronique du mois, par Philippe Masson .....	123

MARS

Les chants du soldat, par Chs. M. Ducharme .....	129
Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort .....	139
Pierre Corneille, par Joseph Desrosiers .....	152
Les cieux et leurs habitants, par Giulio .....	162
Bibliographie .....	168
Fleurs et peinture de fleurs .....	176
Feu l'honorable Joseph Cauchon, par X. X. X. ....	177
Revue scientifique, par Oct. Cuisset .....	181
Chronique du mois, par Philippe Masson .....	188

AVRIL

Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort .....	193
Travaux de l'Université John Hopkins et des sociétés historiques en Amé- rique, par Claudio Jannet .....	205
Les cieux et leurs habitants, par Giulio .....	212
Chant des Hirondelles, par Chs. M. Ducharme .....	220
La littérature et la politique en Italie, école de Joseph Mazzini, par Giulio .....	222
Livadia, par Jacques Bret .....	227
Revue scientifique, par Oct. Cuisset .....	241
Chronique du mois, par * * * .....	251

MAI

Les cieux et leurs habitants, par Giulio .....	257
Livadia, par Jacques Bret .....	265
Les poètes du foyer chrétien, par Joseph Desrosiers .....	275
L'ancienne noblesse du Canada, par Benjamin Sulte .....	298
Revue scientifique, par Oct. Cuisset .....	307
Chronique du mois, par L. C. ....	316

JUIN

Nos jeunes gens, par Stanislas Côté .....	321
Des appels comme d'abus en France, par Edmond Lareau .....	332
Feuilles d'érable et Zéphyr, par Chs. M. Ducharme .....	339

## TABLE DES MATIÈRES

L'ancienne noblesse du Canada, par Benjamin Sulte .....	341
Livadia, par Jacques Bret.....	349
Chronique du mois, par R. Errol Bouchette.....	361
Revue scientifique, par Octave Cuisset..	372

## JUILLET

Les journalistes acrobates, par Chs. M. Ducharme....	385
L'ancienne noblesse du Canada, par Benjamin Sulte..	396
Livadia, par Jacques Bret.....	406
Revue scientifique, par Oct. Cuisset.....	434
Chronique du mois, par R. Errol Bouchette.....	442

## AOÛT

Livadia, par Jacques Bret .....	449
Lettre aux visiteurs français qui accompagnent M. le curé Labelle, par Benjamin Sulte .....	469
Etudes historiques de M. Rameau, par E. Rameau de St. Père .....	471
L'ancienne noblesse du Canada, par Benjamin Sulte.....	486
Revue scientifique, par Oct. Cuisset.....	497
Chronique du mois, par René de Joly.....	505

## SEPTEMBRE

Livadia, par Jacques Bret.....	513
La statue de Cartier, par Benjamin Sulte.....	523
Exploration de la Baie d'Hudson, par Andrew R. Gordon.....	524
Fille à marier, par Salvatore Farina.....	536
L'ancienne noblesse du Canada, par Benjamin Sulte.....	548
Poème lu par l'auteur à la soirée d'adieu aux délégués français donnée à Québec, le 3 septembre 1885, par M. J. A. Poisson.....	557
Revue scientifique, par Oct. Cuisset.....	561
Chronique du mois, par René de Joly.....	569

## OCTOBRE

Exploration de la Baie d'Hudson, par Andrew R. Gordon.....	577
Un soir sur l'onde, par Chs. M. Ducharme.....	589
Fille à marier, par Salvatore Farina .....	603
Revue scientifique, par Oct. Cuisset..	625
Chronique du mois, par René de Joly.....	633

## NOVEMBRE

De l'harmonie dans ses rapports avec la religion, à l'occasion de la fête de Ste. Cécile, 22 novembre, par J. S. Raymond, P're.....	641
Nuit d'été—Le Cimetière Huron.—Souvenir de l'Ancienne Lorette, par Ernest Gagnon .....	652
Huit jours en Alsace en 1884, par J. J. Weiss.....	654
Jacques-Cartier, à l'occasion du 250ième anniversaire de son arrivée à Québec, par M. J. A. Poisson.....	672
Fille à marier, par Salvatore Farina.....	673
Revue scientifique, par Oct. Cuisset.....	688
Chronique du mois, par René de Joly.....	696

## DÉCEMBRE

André Hofer et l'insurrection du Tyrol en 1809.....	705
Huit jours en Alsace, par J. J. Weiss.....	721
1885 et 1886, par M. J. A. Poisson.....	735
Fille à marier, par Salvatore Farina.....	737
Revue scientifique, par Oct. Cuisset.....	750
Chronique du mois, par René de Joly.....	759

## LES ANCIENS PEUPLES DE L'AMÉRIQUE

---

### III

A chaque pas qu'on fait dans l'histoire des races qui peuplèrent jadis notre continent, les reliques de ce passé lointain deviennent de plus en plus intéressantes, et témoignent des progrès constants de la civilisation. Faut-il voir là le développement naturel et progressif d'une race unique s'acheminant petit à petit vers cet état de société si perfectionné, qui émerveilla les Espagnols quand ils débarquèrent en Amérique ; ou bien sommes-nous en présence de peuples d'origine différente, prenant la place d'autres peuples depuis longtemps disparus, ou anéantissant les possesseurs du sol à mesure que les hordes envahissantes se déversaient sur ces pays nouveaux pour elles ? Encore un problème dont les données sont tout à fait incomplètes et par conséquent insolubles. Quelques-uns des peuples qui nous restent à étudier, ont certainement entre eux des affinités, des points de ressemblance qui permettraient peut-être de les rattacher à la même souche ; mais il en est d'autres qui diffèrent entre eux d'une manière si évidente, si palpable que l'idée d'une origine commune est absolument inadmissible. « De nouvelles découvertes permettront peut-être de retrouver la filiation de ces races intéressantes, leur point de départ, leurs migrations successives et la durée de leur établissement dans ces régions de l'Amérique où tant de travaux curieux restent comme leurs témoins impérissables. » (1)

Quoiqu'il en soit, les écrivains ont donné aux peuples qui paraissent avoir occupé l'Amérique après les habitants des Cavarnes le nom de *Mound builders*, (littéralement en français, *constructeurs de tertres*,) faute du nom véritable de cette race sur laquelle l'histoire et la tradition sont muettes et dont l'existence ne nous est connue que par les

---

(1) L'Am. prehist, page 198,

constructions grossières par les matériaux employés, mais importantes par leur nombre et par leur masse dont ils ont couvert presque tout le nouveau continent.

Ces *Mounds* sont des tertres artificiels en terre, généralement construits avec une régularité mathématique et affectant les formes les plus diverses. Les uns sont ronds, ovales, carrés ; les autres polygonaux ou triangulaires ; on en trouve même qui représentent des animaux : quadrupèdes, oiseaux, serpents, insectes. Leur hauteur varie de quelques pouces à une centaine de pieds, et leur diamètre de trois à mille pieds. Tantôt jetés irrégulièrement dans les plaines sur une étendue de plusieurs milles, tantôt élevés au sommet des collines, ils sont parfois groupés symétriquement dans une enceinte aussi construite en terre. Mais quelles que soient leurs formes et leurs dimensions, tous présentent entre eux une analogie remarquable, preuve évidente qu'ils sont l'œuvre d'une race unique, soumise aux mêmes influences, obéissant aux mêmes besoins et agissant sous l'empire des mêmes causes.

Ces monuments couvrent les vallées du Mississippi, de l'Ohio, du Missouri, du Wyoming, de la Susquehanna, du Yazoo, du Tennessee. On les trouve encore sur les rives du St-Laurent, dans toute la partie occidentale de l'état de New-York, dans l'Orégon, le Colorado, la Californie et jusque dans l'Amérique centrale.

Il ne faudrait pas croire que ces constructions puissent être confondues avec les tertres funéraires qui se retrouvent dans toutes les parties du monde. Leur forme, leur disposition souvent étranges, les objets qu'on y a découverts, tout les distingue clairement de ces derniers. Sans doute quelques-uns de ces *mounds* n'avaient pas d'autre destination, mais ceux-là se reconnaissent facilement.

L'Ohio paraît avoir été le centre d'où les Mound Builders ont rayonné sur toute l'Amérique. Le nombre des tertres qu'on y rencontre est considérable. « On ne saurait l'évaluer à moins de 10,000 ; celui des enceintes fortifiées à moins de 1,500 ; et on a calculé qu'en additionnant, dans ce seul Etat, la longueur des tertres de toutes sortes élevés par l'homme, on atteindrait une longueur de 300 milles. »

Quelques-uns de ces monuments au dire d'ingénieurs compétents, exigeraient des mois de travail à des milliers d'hommes munis des ressources de l'industrie moderne, et pourtant ils ont dû être élevés par l'homme seul, car il paraît prouvé au-delà de tout doute que les Mound-Builders n'avaient aucune bête de somme. On est étonné à

---

(1) L'Am. prehist., page 87.

l'aspect de constructions si régulières, de ces objets d'une fabrication supérieure qu'ils renferment, et l'on ne peut se défendre d'admettre que leurs auteurs jouissaient d'une civilisation relativement avancée à laquelle ils n'avaient pu arriver qu'après une existence déjà très longue. On ne trouve nulle part ailleurs des monuments de la nature des mounds américains, il est donc impossible de supposer que les Mound-Builders en aient apporté l'idée d'un autre continent, et il faut en conclure que la civilisation dont ils sont la preuve a dû naître et se développer sur place peut-être pendant de longs siècles.

Les mounds avaient échappé à l'attention des premiers pionniers de l'Amérique, occupés avant tout à satisfaire leur insatiable cupidité. Carver, en 1776, Harte, en 1791, furent les premiers qui les signalèrent avec quelque précision, et Brackenridge en décrivit quelques-uns en 1814. Mais une fois l'attention fixée sur eux, les découvertes se multiplièrent et bientôt des fouilles vinrent mettre au jour les objets les plus divers et les plus curieux : des poteries quelquefois grossières, souvent très fines et recouvertes de dessins et même de médaillons, des haches, des pointes de flèches en pierre ou en cuivre, des pipes de terre ou de pierre, des ornements en mica ou en cuivre recouverts d'une mince feuille d'argent, des aiguilles en ivoire ou en os, des perles, des débris d'étoffes tissées, sans parler des ossements d'animaux, ni des squelettes humains trouvés en très grand nombre dans quelques-uns de ces mounds.

La forme, la position, les dimensions de ces constructions et la nature des objets qu'on y a découverts. ont porté les savants à en chercher la destination et à les classer ; mais les données sont fort incomplètes, et ici encore il faut bien se garder d'accepter comme certaines des conclusions dont les prémisses sont parfois tout entières dans l'imagination de leurs auteurs. Néanmoins nous donnons ici sans chercher à la discuter la classification à laquelle se sont arrêtés MM. Squier et Davies dans leur ouvrage intitulé : «Ancient monuments of the Mississippi Valley.

10 *Travaux défensifs*, 20 *Enceintes fortifiées*, 30 *Temples*, 40 *Tertres à sacrifices*, 50 *Tertres funéraires*, 60 *Tertres figurant des animaux*.

Il nous serait impossible de faire entrer dans le cadre de cet article une description même sommaire, des monuments les plus importants de chacune de ces classes, et nous devons nous borner à n'en mentionner que quelques-uns qui nous paraissent plus intéressants que les autres. Nous emprunterons souvent nos descriptions à M. le marquis de Nadaillac dont nous analysons le travail si plein d'intérêt et d'érudition.

« Tout l'espace qui sépare les Alleghanys des Montagnes Rocheuses, »

dit-il, « est couvert d'une succession de camps retranchés, de fortifications colossales, généralement exécutées en terre... Ces travaux viennent témoigner de l'intelligence des peuples que nous avons regardés pendant si longtemps comme sauvages et barbares : on peut reconnaître un véritable système de forteresses reliées entre elles, des tranchées profondes, des passages secrets creusés sous le lit des rivières, des observations sur les hauteurs, des murailles concentriques pour protéger les entrées, et même des casemates. » (1)

L'une des plus intéressantes de ces enceintes fortifiées est celle de *Fort-Hill*, dans l'Ohio. « Cette forteresse, tel est le nom qu'il convient de lui donner, s'élève sur une éminence qui domine une petite rivière, le *Paint-Creek*. Les murs renferment une superficie de cent onze acres. Au-dessus du ruisseau, qui formait une défense naturelle, ils n'ont guère que 4 pieds de hauteur, partout ailleurs cette hauteur est de 6 pieds, et leur épaisseur atteint jusqu'à 35 pieds. Plusieurs portes facilitent l'accès. L'une d'elles conduit à une enceinte probablement carrée, mais dont les murs ont été en grande partie détruits ; aucun fossé ne les défend, et on peut facilement y reconnaître les traces d'un vaste incendie. Squier place dans cette seconde enceinte les demeures des habitants, construites en adobes (larges briques séchées au soleil), ou bien de simples huttes couvertes avec des herbes, des branches d'arbres, la peau des animaux que la chasse avait procurés. A l'intérieur des fortifications on distingue deux petits enclos, l'un semi-circulaire, l'autre circulaire. C'étaient probablement les lieux consacrés à des rites religieux ou au conseil des chefs. Ce sont là de pures conjectures : les mœurs, les rites, le mode de gouvernement de ces hommes restent un problème pour nous. » (2)

Mentionnons encore *Ancient-Fort*, sur la rive du *Petit Miami*, à 42 milles de Cincinnati. La longueur de cette enceinte est de trois à quatre milles, et la hauteur des murs atteint parfois jusqu'à 20 pieds. Le professeur Locùe, qui en a le premier donné la description, estime qu'il est entré dans sa construction plus de 750,000 verges cubes de terre. Un fait digne de remarque, c'est qu'on ne trouve presque jamais de traces d'excavation dans le voisinage des mounds ; il faut donc croire que les matériaux en étaient apportés de fort loin.

Les murs des camps retranchés sont quelquefois construits en pierre, comme à Bourneville, dans l'Ohio, mais dans aucun cas ces pierres ne sont équarries, ni appareillées, ni reliées entre elles par un mortier. Des excavations, généralement de forme circulaire, marquent dans les

(1) L'Am. prehist., page 90 et 91.

(2) L'Am. prehist., page 92.



enceintes l'emplacement des huttes des habitants. Leur profondeur est d'environ deux pieds et leur diamètre de trente. La place du foyer y est indiquée par la présence d'argile calcinée, des cendres, de fragments de charbon et d'ossements d'animaux aussi calcinés. Il se trouvait le plus souvent au centre de l'habitation.

Parmi les monuments qu'on a nommés *enceintes sacrées* le groupe le plus remarquable se trouve à Newark, dans la vallée de Scioto.

Il se compose d'un octogone d'une superficie de 50 acres, d'un carré de 20 acres, et de deux cercles dont l'un a 20 et l'autre 30 acres de surface. Les murs du grand cercle ont 12 pieds de haut sur 50 pieds de large à leur base. Un fossé intérieur de 35 pieds de largeur les protège. L'ensemble de toutes ces constructions qui se rattachent à ce groupe, d'après un relevé fait par le colonel Whittlesey, couvre une superficie de 12 milles carrés, (Lubbock et Bancroft disent 4 milles) et la longueur des tertres est de plus de deux milles. « Les larges entrées défendues par des talus de 35 pieds de hauteur, par des fossés de 13 pieds de profondeur ; les allées, véritables labyrinthes, qui ajoutent aux difficultés de l'accès ; les mounds de forme étrange, dont l'un représente le pied d'un oiseau avec le doigt médial de 155 pieds et les doigts latéraux de 110 pieds de longueur, tout frappe vivement l'explorateur. Sur ces ruines abandonnées les arbres de la forêt ont grandi depuis des siècles, d'autres les avaient précédés, leurs troncs gigantesques en décomposition attestent leur existence. » (1)

Les monuments de cette catégorie se trouvent surtout dans les Etats de l'Ouest; et tout, dans leur position et leur mode de construction, indique qu'ils n'étaient pas destinés à la défense. Au lieu d'être placés, comme les fortifications, sur des hauteurs difficiles d'accès, ils sont le plus souvent établis sur le bord des cours d'eau et dans les vallées. Leur forme est toujours régulière : carrée, circulaire et quelquefois polygonale ou elliptique. Les hommes qui les ont construits connaissaient évidemment l'art de mesurer les surfaces et de calculer les angles ou les diamètres.

Malgré le nom donné par Squier à ces enceintes, il est impossible d'y voir des temples ; leur nombre, l'étendue de terrain qu'elles couvrent s'opposent à cette théorie. Tout au plus pouvaient-elles être destinées à la demeure des prêtres, selon un usage commun à différents pays. M. Ferguson [2] croit qu'elles étaient des bourgades. Selon lui, le petit enclos, presque toujours accolé au grand, était réservé au chef ;

(1) L'Am. prehist., 102.

(2) Monuments mégalithiques. Traduction Hamard, page 259.

mais comment expliquer alors qu'on n'y ait trouvé aucune trace d'habitation, aucun foyer? Le mystère plane donc encore ici sur ces ruines majestueuses auxquelles la science moderne ne parviendra probablement jamais à arracher leur secret.

C'est avec plus de raison qu'on a nommé *temples* des pyramides tronquées, rondes, ovales, carrées ou polygonales, invariablement surmontées d'une plateforme à laquelle on arrive par une suite de plans inclinés. Cette plateforme était probablement destinée au sacrificateur. Ces tertres se trouvent en grand nombre dans les états du Sud et de l'Ouest. Ils deviennent plus rares vers le Nord; cependant on en rencontre quelques-uns jusqu'au lac Supérieur qui semble avoir marqué la limite septentrionale des établissements des Mound-Builders.

Formés parfois de deux troncs de pyramides superposés, les temples atteignent, dans certains cas, des hauteurs considérables, et s'il faut en croire le récit des explorateurs, on en aurait découvert un, dans ces derniers temps, à 25 milles d'Olimpia, [Washington], dont la plateforme se trouverait à 300 pieds du sol; mais en général cette hauteur varie de 40 à 100 pieds. Dans l'un de ces mounds situés à New-Madrid, les fouilles ont mis au jour une chambre intérieure formée de pieux d'orme et de cèdre plantés verticalement, reliés entre eux par des fragments de cannes, et revêtus d'un enduit, brut à l'extérieur, lissé avec soin et recouverts d'une couche de peinture rouge à l'intérieur. On y a trouvé des disques en syénite et de nombreuses poteries parmi lesquelles un vase moulé sur un crâne humain qui était encore engagé.

Les *tertres à sacrifices* sont de forme carrée ou parallélogrammique, invariablement renfermés dans une enceinte et surmontés d'un autel toujours déposé sur le sol même du mound. L'autel est en pierres plates ou en argile durcie soit au feu, soit au soleil; ses dimensions varient d'une façon considérable: en tel endroit il a jusqu'à 50 pieds de longueur, sur 15 pieds de largeur; ailleurs au contraire il n'a que quelques pouces carrés. Les fouilles pratiquées sous ces autels ont donné des armes, des outils, des poteries, un grand nombre de pipes et d'ornements de cuivre, et jusqu'à de simples cailloux ne portant aucune trace de travail humain. Tous ces objets comme les autels eux-mêmes, portent les marques d'un feu violent, ce qui semble indiquer que les offrandes étaient purifiées par les flammes. D'après une opinion récemment émise, ces monuments auraient été des sépultures où la crémation était le rite employé. Il est certain au reste que plusieurs des anciens peuples d'Amérique avaient coutume de brûler leurs morts, et ce fait par conséquent ne serait pas isolé. Mais rien ne prouve que l'une des deux hypothèses soit plus vraie que l'autre.

En supposant que les Mound-Builders aient été dans l'habitude de

brûler quelquefois leurs morts, on a la preuve qu'ils les inhumèrent au moins dans certains cas. Les nombreux *tertres tumulaires* qu'on rencontre dans presque tous les Etats de l'Union, attestent l'existence de ce rite funéraire chez ces peuples intéressants. Ces mounds, de beaucoup les plus nombreux, étaient encore utilisés en certains endroits pour y ensevelir les morts, longtemps après la disparition de leurs constructeurs, en sorte qu'il devient parfois difficile de les étudier avec fruit. Cependant les sauvages que trouvèrent les Européens à leur arrivée n'en sauraient être les auteurs, et tous s'accordaient à dire que ces constructions n'avaient pas été élevées par leurs ancêtres.

Le nombre de squelettes que les tertres tumulaires renferment est parfois considérable. Ainsi M. Putnam en a compté plus de 600 de tout âge et de tout sexe dans les mounds de la vallée du Petit Miami, Ohio, et pas moins de 50 dans un seul tertre du Tennessee. Tous les rites, toutes les formes de sépulture usités chez les anciens peuples de l'Europe, s'y retrouvent. Le corps était tantôt déposé horizontalement, tantôt replié sur lui-même, ici couché sur le côté, là sur le dos, etc. La crémation était aussi l'un des rites en usage. « Dans le Missouri, on recouvrait le corps d'une véritable carapace en terre glaise ; puis on allumait un immense bûcher » (1) Ce rite se retrouve dans l'Ohio.

A côté des cadavres inhumés on déposait des outils, des ornements, des vases remplis d'aliments. Quelquefois les corps étaient enveloppés de bandelettes d'écorce, et assez souvent enfermés dans des cercueils faits de six pierres plates qu'on recouvrait de terre.

Quelques-unes des poteries trouvées dans ces tertres sont très-fines et témoignent d'un art avancé. Il fallait à l'ouvrier une grande habileté et une grande patience, pour fabriquer ces vases aux formes élégantes, entièrement faits à la main, sans le secours d'aucune machine, la roue du potier même était inconnue aux Mound-Builders.

Une autre variété de tertres funéraires a reçu le nom de *Chambered Mounds*, à cause d'une cellule placée au centre du tertre et dans laquelle on déposait les cadavres. Ces cellules étaient construites avec des poutres, tantôt avec des pierres brutes, quelquefois disposées en forme de voûte pour mieux résister à la pression des terres. C'est surtout dans les Etats du Centre qu'on rencontre ces chambres sépulcrales.

Mais les plus curieux de tous les monuments laissés par les Mound Builders, sont sans contredit les tertres figurant des animaux. On les trouve dans tout le *Far West* ; mais ils sont plus nombreux dans le

---

(1) L'Am. préhist., page 115.

Wisconsin que partout ailleurs ; on les y compte par milliers. Ils représentent des hommes, des mammifères qui atteignent jusqu'à 200 pieds de longueur, des oiseaux dont les ailes ont près de 100 pieds, des serpents, des lézards, des tortues, etc., etc. On a même trouvé dans le Minnesota une araignée dont le corps et les pattes couvrent un acre de terrain, et dans le Wisconsin un singe qui peut avoir 160 pieds de longueur et dont la queue, contournée en demi-cercle, ne mesure pas moins de 320 pieds (1). Il ne faut pas oublier le grand serpent de *Brush Creek*, dans Adams county, Ohio. Déroulé, il aurait 700 pieds de longueur. Au reste, le serpent se retrouve partout sous forme d'emblème, dans ce qui reste des races américaines, et paraît avoir joué un grand rôle dans leur mythologie.

Ces constructions gigantesques dont nous avons essayé de donner une idée, exécutées avec des moyens si primitifs et par l'homme seul, sont bien propres à frapper d'étonnement ; mais cet étonnement redouble quand on songe que ces peuples si longtemps réputés barbares avaient pu concevoir et mener à bonne fin le creusement de canaux considérables, pour établir des communications par eau entre les différentes parties du pays qu'ils habitaient. C'est dans le Missouri qu'on a découvert les traces de ces travaux. Le directeur de l'exploration géologique de cet état, M. C. Swallow, en décrit un qui a 50 pieds de largeur, sur 12 pieds de profondeur. "Il en existe sur divers points. Tous sont systématiquement conçus, et exécutés avec une grande intelligence des difficultés du terrain, et sans doute aussi des besoins de la population. Les tremblements de terre ont oblitéré sur bien des points leurs tracés, les progrès de la culture nivellent incessamment les levées ; mais il est facile aujourd'hui encore de reconnaître l'œuvre de l'homme, et on a pu suivre sur un parcours de soixante dix milles, une série de canaux qui mettaient le Mississippi en communication avec Big Lake, Cushion Lake et Cullins Lake." (2)

En terminant cette trop courte et trop imparfaite esquisse des monuments laissés par les premiers habitants de l'Amérique, nous devons encore nous poser les questions que nous faisons en commençant. Qu'étaient ces peuples ? D'où venaient-ils ? Comment ont-ils disparu ? Et comme toujours il nous faut avouer notre ignorance presque absolue de tout ce qui concerne l'histoire de ces races dont l'existence nous a été si inopinément révélée.

---

(1) Conant "Foot Prints of Vanished races", page 96 et 101.

(2) L'Am. prehist., pages 134 et 135. M. de Nadaillac cite ici une lettre de M. Carlton, publiée par Conant dans l'ouvrage que nous avons déjà mentionné, "Foot Prints of Vanished Races," page 78.

L'étude des ruines et de ce qu'elles recèlent a donné naissance à deux courants d'opinions contraires au sujet de la disparition des Mound Builders. Les uns veulent voir, dans les sauvages de l'Amérique du Nord, les descendants dégénérés de ces peuples intelligents; les autres prétendent que les constructeurs des tertres sont disparus sans laisser de postérité. M. de Nadaillac n'adoptant ni l'une ni l'autre de ces théories, émet l'opinion que les peuples si avancés, dont les monuments en ruine jonchent toute l'Amérique centrale, avaient pour ancêtres les Mound Builders refoulés vers le sud par une nouvelle race venue du Nord ou du Nord-Ouest. "Peut-être", dit-il, "serait-il possible de retrouver les traces des Mound Builders chez les Aztecs, où les téocallis en pierre rappellent par leur forme les mounds coniques; chez les Mayas dont nous raconterons les remarquables monuments," et il conclut en disant: "Nul n'a prétendu rattacher les grands Romains aux Huns et aux Germains, il est tout aussi impossible que les Mound Builders aient laissé pour descendants les Indiens du seizième siècle." (1)

Sans accepter ni rejeter aucune de ces hypothèses, nous devons répéter encore une fois que l'état actuel de nos connaissances ne saurait nous permettre de tirer aucune conclusion à ce sujet; et nous devons nous résigner à laisser sans solution, au moins jusqu'à ce que les données soient plus certaines, une foule de problèmes si pleins d'intérêt pour la curiosité humaine et pour la science.

Le sujet qu'embrasse le titre de ce travail est loin d'être épuisé, au contraire nous n'avons guère fait que l'entamer. Il nous reste à parler d'autres peuples encore plus intéressants que ceux dont nous venons d'esquisser à grands traits les monuments. C'est ce que nous ferons dans un second article, aussitôt que nos loisirs nous le permettront.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, Novembre 1884.

---

(1) L'Am. prehist., page 196.

# LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

---

## VII

(Suite).

LA GRAVITÉ SUR LE GLOBE DE SATURNE. — LÉGÈRETÉ DU GLOBE LUI-MÊME SURTOUT À SA SURFACE. — COMMENT LES ASTRONOMES PEUVENT RÉUSSIR À PESER UNE PLANÈTE. — SATURNE PROBABLEMENT UN GLOBE TOUT GAZEUX.

Nous avons dit plus haut que la masse de Saturne est de cent deux fois supérieure à celle de la Terre, et que son rayon varie, d'après les diverses latitudes, entre 64 et 54 mille kilomètres : ce qui le fait dix fois plus long que celui de notre globe. Si maintenant nous nous rappelons que la gravité est en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, il nous sera facile de calculer combien serait augmenté le poids d'un corps qui, de notre monde, serait transporté en celui de Saturne. En tenant compte de la masse de cette planète, le nouvel hôte de ces lieux se sentirait attiré avec une force cent deux fois plus grande que dans sa planète natale ; mais, d'un autre côté, se trouvant à la surface, à une distance dix fois plus grande de son nouveau centre d'attraction, son poids serait cent fois moindre ; et ainsi, ce corps n'aurait son poids augmenté que d'un dixième environ.

Ainsi en serait-il d'un corps qui se fixerait sur Saturne en un point rapproché des pôles ; à l'équateur ou près de là, ce serait tout le contraire : au lieu de devenir plus pesant, il deviendrait plus léger. Pour ne pas parler toujours nous-mêmes, nous prions un de nos compagnons de voyage de nous donner la raison de ce revirement inattendu. Et, sans aucun doute, plusieurs voix s'élèveront ensemble pour l'assigner à la rapidité avec laquelle la planète tourne, dans son mouvement diurne, autour de son axe. Nous connaissons déjà la longueur du

diamètre équatorial de Saturne, et de là nous déduisons sa circonférence qui est de plus de 380,000 kilomètres. Tout point situé sur l'équateur parcourt donc, en vertu de la rotation diurne, cet immense espace en dix heures et quatorze minutes seulement ! ce qui suppose une *vélocité* de plus de trois kilomètres à la seconde. Rien d'étonnant dès lors à ce que la force centrifuge, nulle au pôle et très peu considérable dans les latitudes polaires, contrebalance, à l'équateur et dans les régions voisines, la force de gravité et la diminue d'un sixième. Si Saturne accélérât seulement deux fois et demie sa rotation diurne, la gravité serait réduite à rien, et les corps n'auraient plus aucun poids. Une différence de poids semblable, mais de beaucoup moindre, eu égard à la force centrifuge et à la petitesse du rayon équatorial, s'observe aussi, comme chacun le sait, entre les pôles et l'équateur de la terre. Mais la diminution qui en résulte n'est que de 1-289 ; rien de plus.

Pour éclaircir davantage la question, quelque membre de notre caravane, observateur plus attentif ou plus réfléchi, ne manquera certainement pas de remarquer qu'au moment même où nous nous arrêtons sur l'équateur de Saturne à discuter du poids des corps, l'anneau de la planète nous passe précisément sur la tête. Et bien peu y penseront, vu que l'amas habituel des brumes saturniennes leur en dérobe la vue. Or, cet anneau, par suite de l'attraction qu'il exerce surtout sur les corps situés à l'équateur et partant plus rapprochés de lui, contribue aussi sans aucun doute à diminuer leur tendance vers le centre de la planète et ainsi à les rendre plus légers.

Entre les chiffres donnés jusqu'ici, ceux qui ont trait au volume de Saturne sont calculés sur le globe de la planète tel que nous le voyons avec l'atmosphère vaporeuse d'une profondeur inconnue qui en forme la surface extérieure. Tout compris donc, le globe de Saturne nous apparaît, comme nous avons dit, six cent soixante-quinze fois plus volumineux que la Terre, tandis qu'il ne l'emporte que de deux cent fois sur elle par la masse. Evidemment, pour qu'une quantité de matière relativement si petite parvienne à remplir un tel volume, il faut qu'elle soit proportionnellement beaucoup moins dense que la matière de notre globe, et qu'elle soit raréfiée, surtout dans ses couches supérieures, à un point très-rare ici-bas. Ceci s'exprime en disant que la densité moyenne de Saturne est de soixante-treize centièmes, un peu plus de la moitié de celle de la Terre. Ainsi, quoique, absolument parlant, Saturne pèse cent deux fois plus que notre planète, ou 105 trillions et 268 milliards de tonnes de mille kilogrammes chacune, cependant, un globe égal au globe terrestre, mais formé dans les mêmes conditions de matière saturnienne, pèserait la moitié moins que notre planète.

Peut-être ici plus d'un parmi nos voyageurs, en entendant les astro-

nomes parler si à l'aise du volume et du poids d'astres qui, après tout, se visitent avec le télescope à des millions de kilomètres, se demandera comment ils peuvent les connaître. Rien de plus facile en théorie. Quant au volume, l'astronome n'a qu'à fixer une extrémité de la planète et ensuite une autre au point diamétralement opposé. Naturellement, les deux rayons visuels forment un petit angle, dont les côtés, en se prolongeant jusqu'aux extrémités du diamètre de la planète, forment avec elles un triangle complet. Ceci posé, il mesure l'angle que font entre eux les deux rayons visuels, par exemple, un angle de  $20''$ , comme il arrive pour Saturne au moment où il est plus près de la Terre. Dès lors, connaissant la distance de la Terre à la planète, l'astronome sait quelle est la longueur des côtés du triangle. Et, étant donnés les deux côtés d'un triangle et l'angle inclus entre ces deux côtés, il n'est pas un élève de géométrie qui ne puisse calculer la longueur du troisième côté, c'est-à-dire précisément le diamètre de la planète ; et une fois qu'il aura ainsi obtenu un ou plusieurs diamètres, selon le plus ou moins de régularité du globe, il pourra tout aussi facilement en calculer la surface et le volume.

Et la masse? direz-vous.—L'astronome la calcule par effets confrontés avec les lois bien connues de la gravité. Il observe, par exemple, la perturbation qu'une planète produit sur le cours d'une autre, en accélérant son mouvement, en la retardant ou en la faisant dévier, selon les diverses positions dans lesquelles elle se trouve par rapport à elle. Sachant d'ailleurs la distance de l'une à l'autre, il peut calculer exactement la masse qui produit de tels effets. Ensuite, la masse comparée au volume nous donne, sans plus d'efforts, la densité véritable. Tout cela, en théorie et abstractivement. Les difficultés pratiques dans la solution soit des problèmes spéciaux, soit en particulier de celui de la distance duquel dépendent tous les autres, nous les laissons aux astronomes qui sont, et pour cause, beaucoup moins nombreux que les voyageurs.

Maintenant, revenons au point de la petite densité du globe de Saturne. On peut faire, sur la constitution physique de cette planète, deux hypothèses. La première, c'est que sous l'enveloppe atmosphérique se cache un noyau solide. Dans cette supposition, quelques-uns entraînés par l'imagination, se sont représenté les corps de la surface, doués, par suite de leur ténuité, d'une légèreté égale ou même supérieure à celle de notre globe. D'après eux, il ne serait point rare d'en trouver de plus légers que l'air lui-même, avec l'inconvénient facile à prévoir, et cependant non prévu, de les voir s'élever dans les régions élevées de l'atmosphère, s'ils n'étaient bien solidement fixés au sol. N'est-ce pas, *er. effet*, ce qui arrive aux ballons qui, en vertu de leur légèreté relativement à l'air dans lequel ils sont plongés, s'élèvent vers



le ciel et vont, s'ils ne sont étroitement enchaînés, en s'élevant toujours davantage, jusqu'à ce qu'ils rencontrent une couche d'air dont le poids spécifique soit égal au leur ?

Dans ces conditions, les habitants de Saturne, peut-être comme compensation pour la prison cellulaire à laquelle l'obscurité de l'atmosphère les tient condamnés, auront l'avantage d'une locomotion plus libre : ils ne voyageront plus attachés au sol comme nous, hommes terrestres, mais ils voleront, ou mieux, nageront comme des poissons dans cet air dense et compact. C'est de telles puérités que l'astronomie populaire de Flammarion est émaillée ; il n'oublie pas même de nous y donner un paysage de Saturne. Et tout cela, pour rapetisser au service de l'incrédulité l'importance du genre humain dans l'univers, pour renverser les idées de la Révélation chrétienne et supplanter Dieu lui-même, pour leur substituer le culte de la Nature infinie.

Mais la science fait une guerre inexorable aux interpolations insensées de l'incrédulité. Quelle valeur peut-on attribuer à l'hypothèse d'un paysage en Saturne, quand il est très-vraisemblable, aux yeux des meilleurs astronomes, que toute cette planète est encore dans un état gazeux ? Nous laissons de côté la fiction de l'anneau et des lunes visibles, d'après lui, dans un ciel tout couvert de nuages éternels. Mais l'hypothèse d'une écorce solide, moins dense que l'atmosphère qui l'entoure, est entièrement opposée à l'analogie et aux lois physiques, dans la théorie moderne de la formation des planètes. Cette théorie veut que les substances soient distribuées d'après leur densité du centre à la périphérie, comme elles doivent l'être tant qu'elles sont séparées, et aussi qu'elles se maintiennent dans le même ordre pendant la solidification graduelle du globe. Comme l'existence d'un noyau solide en Saturne reste controversé ; comme même elle est improbable, nous attendrons de plus amples éclaircissements sur les choses avant de discuter si les habitants de Saturne marchent le front haut ou nagent librement dans l'air.

## VIII

### LES ANNEAUX DE SATURNE ET SES HUIT LUNES.

La chose la plus remarquable en Saturne est l'apparence de son majestueux anneau. Il se montre à nous comme une roue immense, entièrement détachée de la planète et formant comme une couronne tout autour de son équateur. Nous nous en formerions une idée presque exacte en nous la représentant non comme une torque, mais comme une gimblette très écrasée, ou même mieux comme une rondelle de carton, tant est grande la disproportion qui existe entre sa largeur qui est de

47,000 kilomètres (à peu près quatre diamètres terrestres,) et sa grosseur, qui est de 60 kilomètres ou à peu près. Ajoutons, quant aux autres mesures, que le bord externe de cet immense collier, quelque peu elliptique dans sa courbe, lancé dans l'espace à environ 24,000 kilomètres de la planète, a un immense diamètre de 284,000 kilomètres.

Inutile de chercher sous quels aspects ce satellite se présenterait aux peuples de Saturne, si tant est qu'ils existassent ou fussent capables de le découvrir. Aux habitants de l'équateur, auxquels il se montre dans le sens de sa plus petite dimension, il apparaîtrait à peine comme une mince bande plombée sur la voûte céleste. Puis en allant vers les pôles, cette bande serait vue s'élargir de plus en plus et prendre l'apparence d'un cintre de plus en plus abaissé, si bien qu'à la fin, elle formerait au ciel un arc d'inexprimable magnificence, ou mieux, d'inexprimable tristesse, eu égard à la pâleur des rayons lumineux qu'il reçoit du Soleil.

On peut ensuite imaginer les combinaisons auxquelles sont soumises les éclipses de cet arc, soit que lui-même s'interpose entre l'observateur et le Soleil, soit que la Planète projette son ombre sur la partie opposée de l'arc ; et de plus, les éclipses du Soleil et des huit lunes. Ce sont là de beaux sujets de calcul ou de rêveries, mais privés de quelque chose de mieux, de toute réalité, car l'atmosphère de Saturne, faut-il le redire ? est si épaisse, que sous elle nous ne verrions rien de toutes ces merveilles, et que partant nous ferons mieux de parler de l'anneau tel qu'il se montre à notre globe.

Or, à nous il se présente sous des conditions diverses, tantôt plus en raccourci, tantôt moins, étant comme il l'est, incliné, de même que l'équateur saturnien, de 28° environ au plan de notre écliptique. Galilée eût la mauvaise fortune de s'adonner à cette étude précisément à une époque où la perspective de l'anneau allait en diminuant. Ayant découvert deux renflements sur les côtés de la planète, il crut pouvoir par là parvenir à en connaître mieux la nature. Mais, dans de nouvelles observations, il vit ce phénomène disparaître et rejeta la faute sur les lentilles de son télescope. En bonne vérité, leur seule faute était de n'être pas assez fortes pour lui faire voir le fil ténu auquel se réduit l'anneau quand il se présente exactement de côté.

Dans des conditions plus favorables, et avec de meilleurs instruments, non seulement Helvétius découvrit l'anneau en 1659, mais les astronomes qui suivirent remarquèrent deux anneaux concentriques, indépendants l'un de l'autre et séparés par un intervalle de 3,000 kilomètres environ. Ils en distinguèrent trois dans la suite, ayant observé une crevasse qui divise en deux l'anneau extérieur. Dans ces trois zones, la plus rapprochée de nous est quelque peu obscure ; celle du milieu est plus brillante, et l'autre est d'une composition plus légère et plus

transparente, en sorte qu'elle laisse voir en arrière le corps de la planète. D'autres observèrent ensuite entre la zone interne et les zones externes de l'anneau, jusqu'à onze zones séparées les unes des autres par des intervalles bien définis.

De quoi se compose cette majestueuse couronne de Saturne ? La transparence de l'anneau interne semblerait indiquer qu'il est d'une nature gazeuse ; mais alors, en regardant au travers le corps de la planète, on en verrait l'image quelque peu déplacée par suite de la réfraction ; ce qui n'a pas lieu. Nous devons donc admettre qu'il est composé d'une matière réduite en parties extrêmement petites, peut-être même à l'état nébuleux. De même on regarde les zones externes comme formées de nuages circulaires de particules moindres ou plus fixes par suite de leur nombre ou, en même temps, plus considérables à cause de leur volume.

Après avoir ainsi privé le système annulaire de Saturne d'une solidité intrinsèque, capable de prévenir sa chute sur la planète, il devenait absolument nécessaire de supposer les particules qui le composent animées d'une force prodigieuse de translation. Comment autrement pourrait-il contrebalancer la très forte attraction du centre ? D'après les calculs, les particules les plus rapprochées de la planète accomplissent leur révolution en six heures environ, et les plus éloignées en douze heures seulement, parcourant ainsi une périphérie, comme l'on dit, de 284,000 kilomètres.

Malgré cela, la perpétuité de cette couronne ne paraît pas plus assurée que celle de beaucoup d'autres de nos jours. Déjà, depuis quelque temps, les astronomes observent avec inquiétude certains changements dans la splendeur et la configuration de cet anneau, qui sont loin d'être de bon augure. Il en est même qui osent parler du cas possible où nous-mêmes ou nos neveux aurions, dans un temps peu éloigné, à assister à une destruction complète de ce royaume dissolu. Ce serait la fin du monde pour les habitants de Saturne ; rien de moins, et la question de leur existence serait arrivée à une solution. Pour l'astronome terrestre, il pourrait s'en consoler, en voyant que les huit lunes de cette planète lui restent et lui offrent un champ assez vaste d'observations.

Qu'il nous suffise de dire que le plus éloigné de ces satellites, connu sous le nom de Japhet, obéit à son gouvernement, malgré les 4,000,000 de kilomètres qui le séparent de la métropole. Il le fait toutefois avec une certaine lenteur, puisqu'il prend 79 jours et 7 heures à accomplir son tour, et avec cela, un des huit mois parallèles et tous divers du calendrier saturnien. La route est si longue, que nous devons lui compatir. Mimas, un autre satellite, n'a par contre un mois que de 22 heures, tandis que le mois d'Encelade est de 1 jour et 8 heures ; celui

de Téthys, de 1 jour et 21 heures ; celui de Dioné, de 2 jours et 17 heures, et enfin celui de Rhéa, de 4 jours et 12 heures. Leurs orbites suivent tout naturellement la même proportion.

La variété et la merveilleuse harmonie du système de Saturne ressort assez, même du petit nombre de phénomènes que nous avons considérés comme en passant. Comme dernière preuve de son immensité, citons, en finissant, ce Japhet qui en donne déjà une par l'étendue de son orbite. Son volume est plutôt celui d'une planète que celui d'un satellite ; son diamètre égale presque le diamètre de Mercure. Et pourtant, Titan, son compagnon, le surpasse, car son diamètre est de 6,800 kilomètres, plus grand par conséquent que celui de trois planètes du système solaire, Vénus, Mercure et Mars.

Cependant, tant de beautés et de magnificences, quelque voisines, quelque domestiques qu'elles soient, sont invisibles sur le globe de Saturne. *Les cieux racontent la gloire de Dieu* : aucun monde, dans le système solaire, ne la raconte avec plus d'éloquence que le monde de Saturne. A qui donc la raconte-t-il ? Evidemment à des êtres raisonnables, capables de l'entendre d'un monde différent ; il les raconte à l'homme.

GIULIO

# LE CHATEAU DE TRELOR <sup>(1)</sup>

---

## V

(Suite)

Ils débouchèrent enfin dans les grands champs, et devant eux, à un kilomètre au plus, se dressait dans la brume lumineuse, la masse noire du château.

— Nous voilà sauvés, monsieur le comte, dit joyeusement Catherine. Je suis à deux pas de Trélor, et vous pouvez rentrer à Rosay par le chemin du bourg. Il faut nous quitter.

— Quittons-nous, dit le jeune homme, Et il restait en place.

— Soyez tranquille, reprit-elle d'un son de voix légèrement moqueur, je ne parlerai à personne de ce retour de noces.

— Et pourquoi ?

— Oh ! pour une petite bourgeoise comme moi, cela ne tire pas à conséquence. Mais que dirait-on dans votre monde, si l'on savait qu'un brillant officier et une jeune fille ont traversé, seuls tous deux, la nuit, la forêt de Verrières ?

— Si l'on vous connaissait on absoudrait l'officier.

— On condamnerait la pauvre fille. Voilà votre justice.

— D'ailleurs, qu'importe ? reprit René, d'une voix un peu tremblante. Jamais, de notre vie, nous ne nous aurons autant parlé ; à peine nous rencontrerons-nous de temps à autre. Mon congé touche à sa fin, bientôt je serai reparti pour Brest, et vous aurez oublié tout ce qui s'est passé à la noce de la petite Suzanne.

— Qui peut lire dans l'avenir ? dit Catherine.... Encore une fois, adieu, monsieur le comte. Je vous suis reconnaissante, plus que je ne puis le dire, de m'avoir accompagnée.

---

(1) Du Correspondant.

Le saluant d'un gracieux mouvement de tête, elle rajusta sa mante noire sur ses épaules, et s'éloigna. René la contempla un instant, immobile, puis baissant les yeux, il vit se détacher sur la blancheur du sentier un petit objet qu'il ramassa, et reconnut la rose rouge que Catherine portait tout à l'heure dans ses cheveux. En ce moment elle revenait sur ses pas, regardant à terre.

—Qu'y a-t-il ? demanda René.

—En arrangeant ma mante, là, à l'instant, j'ai perdu la fleur de ma coiffure.... Vous ne la voyez pas ?

—Non, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui, et il se sentit rougir.

—Elle sera tombée dans le bois, reprit-elle. Je vous remercie ; il est inutile que vous la cherchiez.

Saluant encore, elle partit, tout à fait, cette fois. Lui, s'éloigna pensif dans la direction de la chaumière, mais, au détour du chemin, il se retourna, et regardant alternativement Mlle Ferrand s'avancer vers Trélor, et la rose qu'il tenait à la main, un singulier rapprochement se fit dans son esprit, entre ce château, cette jeune fille et cette rose.

—Le château n'est plus à toi, se dit-il avec un sourire contraint, la jeune fille ne le sera jamais, la rose seule te reste... Ah ! au diable le sentiment !... A-t-on jamais vu un marin plus mélancolique ?...

Et il partit en courant.

Pendant ce temps Catherine était entrée dans sa chambre, où elle avait réveillé en sursaut sa fidèle Manon, endormie à l'attendre au coin du feu.

—Bonté du ciel ! cria la vieille..... Ah ! c'est donc toi ?..... Enfin ! Tu m'as bien inquiétée, ma petite... Comme il est tard !... Approche-toi de la cheminée, et chauffe-toi, pendant que je vais te défaire... Tiens, tu n'as plus ta rose rouge dans tes cheveux... Tu l'as perdue ?...

—Dis plutôt semée, ma bonne. Et là où elle est, poussera peut-être tout un rosier.

## VI

La petite Marcelle est triste et rien dans ses vingt occupations journalières, ne peut l'arracher à cette tristesse, Ses oiseaux l'appellent par un gazouillement de joie quand elle vient à portée de la volière, ils s'accrochent avec des airs engageants au treillage, mendiant gentiment une miette de pain ; elle passe sans les voir. Ses fleurs préférées éclosent, s'épanouissent. se fanent, sans qu'elle daigne les cueillir ; ou, si elle en prend une par habitude machinale, elle l'effeuille, distraite,

marchant au hasard par les allées du jardin, le regard noyé dans le vide. Jusqu'à son petit épagneul favori, Sly, qu'elle repousse quand il vient sauter devant elle, et qui s'éloigne tout honteux, lui lançant ce regard parlant des chiens rebutés qui semble dire : Alors, c'est fini, tu ne veux plus jouer avec moi ?

La petite Marcelle est triste et tout le monde l'est autour d'elle. Il règne à la Chaumière comme une sorte de mystère pénible, cette inquiétude vague ressentie par des gens qui s'aiment, qui sentent peser sur eux un commun et douloureux secret, et ne peuvent ou n'osent s'en expliquer franchement. René est devenu taciturne, sombre, et si sa mère ou sa cousine l'interrogent, susceptible et amer. Il entreprend de longues promenades à pied, rentre las et sans courage, aux heures de repas, et lorsque la comtesse lui conseille d'aller voir quelques parents ou amis des environs, il répond qu'il est mieux à Rosay, où il trouve le repos et le silence dont il a besoin. Un matin, il veut partir de Brest et reprendre la mer, le lendemain il a le dégoût de sa carrière et parle de démission. Ce n'est plus l'officier plein d'entrain qui arrivait, il y a cinq mois, prendre gaiement part à la fête de Noël. A voir et suivre jour par jour les rapides progrès de cette métamorphose chez son fils, la comtesse elle aussi est devenue tout autre. Elle n'a pas perdu cette sérénité de caractère qui rend son autorité si doucement ferme dans le gouvernement de sa maison, mais la régularité pure de ses traits s'est masquée d'un voile de langueur, et de nombreux fils d'argent viennent rayer l'or de ses tresses blondes. Quant au vieux Firmin, il s'en va hochant plus que jamais la tête, et ne répondant que par sa phrase ordinaire : "Tout ça, c'est des mystères," à sa femme qui le questionne sans cesse, raisonnant, marmottant, épilogueant à perte de langue.

Ce malaise des esprits, véritable épidémie régnante à la colonie de Rosay, Marcelle en a bien deviné la cause. Pouvait-elle échapper à ses yeux, à son cœur de vingt ans ? Elle a calculé que les premiers symptômes du mal remontaient à six semaines environ, époque de la noce de la petite Suzanne, cette noce où René a rencontré Mlle Ferrand et d'où il est revenu tout changé. Elle a remarqué que son cousin rentrait toujours de ses soi-disant promenades de santé par le même chemin, celui de Trélor. En faut-il davantage pour comprendre qu'il va rêver et rôder autour du château ? Y faire des visites peut-être ? Enfin le petit manège qui se répète tous les dimanches, à la grand-messe, a été bien vite percé à jour par la vigilante curiosité de la jeune fille. C'est toujours la même scène, un trio muet : René fixant hardiment, dans sa naïveté d'homme et d'amoureux, les yeux sur sa belle ; Catherine s'assurant de temps en temps de son triomphe, par de furtifs éclairs lancés à travers ses cils baissés ; et Marcelle, par le va-et-vient

de sa mobile prunelle, saisissant au passage et comptant les coups de ce tournoi sentimental. Tout un drame dans ces trois regards.

Marcelle est vaillante, elle affrontera le danger. Ce que n'ose faire la comtesse, par un instinct bien légitime de pudeur maternelle, cette enfant le risquera, avec toute l'audace de l'innocence, Elle confessa René. Ce n'est pas qu'elle ne craigne de faire éclater en plein jour cet amour encore latent, de lui donner ainsi droit de cité à la chaumière, le pouvoir d'être discuté, examiné, admis peut-être. Et quand la pauvrete descend en elle-même, ne trouve-t-elle pas au fond de son brave petit cœur, une double tristesse de voir le chagrin de ceux qu'elle aime comme de découvrir que son René, son marin, son héros, n'a d'yeux et de pensée que pour une autre? Et quelle autre! N'importe!... Il faut à tout prix sortir de cette cruelle situation, et ce n'est qu'elle qui puisse y réussir. Elle le doit à la comtesse, sa bienfaitrice; elle s'exalte au point de s'en faire un cas de conscience. Car la généreuse fille n'est maintenant poursuivie que d'une idée qui s'est logée dans sa cervelle avec une ténacité qui ne se démentira pas, maintenant qu'elle a pris possession de cet esprit mûri trop tôt à l'école de la misère. Tout enfant, Marcelle a assisté, témoin triste et impuissant, à la lutte désespérée de son père contre la ruine et la banqueroute; elle l'a vu en mourir, elle fera tout ce qui est en son petit pouvoir pour aider ses bienfaiteurs à reconquérir un peu de leur ancienne splendeur, car elle sait déjà, dans sa précoce expérience, qu'aujourd'hui c'est un double crime que de supporter à la fois le poids d'un grand nom et celui de la pauvreté. Un mariage inespéré offrirait à René la chance singulière d'une rentrée sous le toit paternel. Refoulant en elle-même les scrupules de sa délicatesse naturelle qui devrait repousser l'idée d'une pareille alliance, Marcelle poursuivra sans relâche la réalisation de ce projet. C'est un devoir, une mission... Elle n'y faillira pas.

L'occasion à la fois crainte et cherchée par elle, ne se fait pas longtemps attendre. Elle aperçoit, un matin, René assis sur le vieux banc de pierre, au bout de la charmille. La tête basse, les coudes aux genoux, il rêve à son ordinaire, traçant machinalement du bout de sa canne, des demi-cercles sur le sable. L'heure, le lieu, la solitude, tout est favorable. La lumière du soleil de mai à son lever éclaire, douce et chaude, les grappes de lilas; les abeilles réveillées de leur sommeil d'hiver butinent dans le calice des premières fleurs; les oiseaux rapprennent leurs refrains oubliés, tout rit, tout brille, tout chante, et cette jeune fille va parler de l'amour d'un autre, interroger, discourir, raisonner, et d'après les réponses qu'on lui fera, juger, approuver ou blâmer. Ne nous étonnons pas, la jeunesse a de ces audaces et de ces renoncements de soi-même. Ne la plaignons pas, elle a tant de trésors en main qu'elle peut bien en jeter au vent sans compter.



Marcelle fait de loin un demi-cercle autour du banc sur lequel son cousin demeure absorbé dans ses réflexions. Elle glisse sans bruit derrière les massifs d'arbustes. Elle se trouve maintenant derrière lui ; il ne l'entend pas. Elle approche doucement, retenant son souffle, ressentant les coups sourds de son cœur qui lui saute dans la poitrine. Elle se décide enfin, passe les mains de chaque côté de la tête de René et lui applique résolûment ses doigts roses sur les yeux.

Il se lève en sursaut ?

— Catherine !... Oh ! pardon..... Marcelle.....

— Non ; Catherine..... Tu avais bien dit.

Et le forçant à se rasseoir à côté d'elle :

— Eh bien, puisqu'il s'agit de Catherine, parlons-en.

Il voulut protester, tout honteux :

— Marcelle, je t'assure...

— Tais-toi donc, maladroit ! Profite de ma bonne volonté, puisque je consens à t'arracher un secret que tu brûles de confier au premier venu... Tu aimes Mlle Ferrand, tu n'oses pas l'avouer, mais tu es malheureux, et rien que la vue de ta souffrance nous fait souffrir tous. Est-ce là ce que tu veux, et prends-tu plaisir à nous faire de la peine ?

— Moi ?... Dieu m'en préserve, dit René s'efforçant de sourire. Je ne puis nier que je trouve Mlle Ferrand charmante, mais de là à l'aimer il y a loin. Tu as l'imagination prompte, Marcelle ; c'est naturel chez une petite fille, mais peu à peu à ton insu, tu t'es bâti tout un roman dans l'esprit...

— Oh ! l'esprit ne se trompe pas quand c'est le cœur qui le guide... Et moi, je t'aime, René, et de bonne amitié.

— Oui, je le sais, petite cousine, reprit-il plus affectueusement, et je n'ai pas besoin à mon tour, de te dire tout l'attachement que j'ai pour toi. Ta question vient d'un bon sentiment, et je t'en remercie, mais je n'ai pas de secret comme tu le penses. Ainsi donne-moi la main et restons-en là.

Il se leva pour s'éloigner. Ce n'était pas le compte de Marcelle, qui changea vivement ses batteries. Sans bouger de place, et continuant à agencer en petit bouquet trois boutons d'églantine qu'elle avait trouvés à portée de sa main :

— Alors, tu ne veux pas de moi pour avocat ? dit-elle tranquillement.

Il se retourna.

— Pour avocat ? répéta-t-il étonné.

— Sans doute. Tu ne te fais pas assez d'illusions, n'est-ce pas ? pour croire que l'idée d'un mariage entre toi et Catherine Ferrand serait bien accueillie par ta mère ?

— Et par toi ?

—Il ne s'agit pas de moi. Est-ce que je puis avoir une opinion? Je ne suis qu'une petite fille.

—Pleine de bon sens et de raison.

—Non, non, j'ai l'imagination prompte, et je me bâtis des romans dans l'esprit...

Il était revenu s'asseoir près d'elle.

—Je t'ai fâchée tout à l'heure, ma petite cousine, dit-il tendrement, pardonne-moi. C'est vrai que je suis bîcn maussade depuis quelque temps..... Ainsi tu approuverais, toi, l'idée de...

—Je n'ai pas dit cela..... il s'agit d'ailleurs de ma tante et non de moi. Si, par hasard, tu pensais à ce mariage, il faudrait voir s'il est possible, et si, pour compenser les... les obstacles qu'il rencontrerait, il offrirait au moins quelques avantages.

—Des avantages?..... mais il en aurait de très-grands, dit vivement René, qui donnait maintenant dans le piège depuis qu'il y entrevoyait une lueur d'espoir. Songe donc, un seul jour suffirait à nous faire reconquérir Trélor et cela sans lâche compromis, sans marché douteux au point de vue de l'honneur. Nous y rentrerons le front haut, car, il faut bien le dire, Mlle Ferrand subit comme moi le penchant qui nous pousse l'un vers l'autre..... Et puis, si tu savais, Marcelle, comme elle mérite qu'on l'aime! Si tu l'avais vue, comme moi, à cette noce de paysans, bonne, affable, sachant dire à chacun le mot juste et propre à l'intéresser! On la sentait aimée de tous..... C'est la vraie providence du pays. Et quand tu la connaîtras, comme je veux l'espérer, tu apprécieras bien vite sa raison, son intelligence, son esprit simple et élevé à la fois.

—Oui! enfin, tu l'aimes..... C'est tout ce que je voulais savoir.

Elle s'était levée brusquement, et René, la regardant, s'aperçut que ses yeux étaient pleins de larmes.

—Marcelle, qu'as-tu?..... Ah! tu m'as trompé! tu as feint de m'approuver pour m'arracher mon secret. C'est mal.

—Non, j'ai bien fait, dit-elle, s'efforçant de cacher ses pleurs.

Il faut connaître les peines de ceux qui vous aiment. Tu vas me suivre, nous allons trouver ta mère, et tu lui diras tout.

—Oh! non, jamais..... ou pas encore.....

—Si, maintenant, il le faut. Elle souffre de ta tristesse, de ton silence; tu ne dois pas lui en laisser ignorer la cause, lorsque moi je la sais.

—Marcelle, je t'en prie...

—Si tu n'y vas pas, j'y vais moi-même. Ainsi, décide-toi.

Il était là, debout devant elle, torturé, ne sachant à quoi se résoudre. Elle le prit par le bras, et l'entraînant vers la maison, le tirant de toutes ses petites forces, comme on fait d'un enfant récalcitrant, et, répétant d'une voix sourde, presque irritée :

—Allons, je le veux, viens !..... Viens donc !

Moitié résistant, moitié résigné, il se vit amené par elle jusqu'auprès de la chambre de la comtesse. Marcelle ouvrit la porte, et voyant Mme de Trélor seule :

—Ma tante, dit-elle d'une voix ferme, voici René qui a un secret à vous confier. Il hésite encore ; demandez-lui, je vous en prie. Moi, je veillerai à ce que personne ne vous dérange.

Elle disparut, la laissant seul avec sa mère. Tous deux se regardèrent un moment, elle un peu inquiète, lui très embarrassé.

—Que nous veut cette petite folle ? dit la comtesse. Est-ce une plaisanterie ?

—Non, ma mère, dit René prenant son parti, c'est sérieux, et je suis bien aise, après tout, de ce tête-à-tête un peu forcé, pour causer avec vous.

—S'il en est ainsi, tu vas au-devant de mes désirs, cher enfant, répondit Mme de Trélor, L'état où je te vois depuis quelque temps me chagrine tellement, que si tu n'étais pas venu à moi, c'est moi qui, malgré ma répugnance à le faire, t'aurais interrogé, car j'espère qu'il ne peut y avoir de secret invouable entre nous..... Voyons, qu'y a-t-il ?

—Si vous me voyez préoccupé, c'est que je songe beaucoup en ce moment à notre situation, qui ne peut durer longtemps la même, et à notre avenir qui m'effraie. Ne croyez pas que je regrette d'avoir embrassé la carrière de marin, traditionnelle d'ailleurs dans ma famille ; mais, enfin, je ne ferai pas le modeste avec vous, et je crois avoir rempli mon devoir envers mon pays. Personne ne me blâmera de donner ma démission pour me consacrer à vous, ma mère, à cette vie de famille qu'il vaut mieux aborder trop tôt que trop tard. J'ai aujourd'hui vingt-six ans, et je viens vous demander si vous ne croyez pas qu'il soit temps de me marier.

La comtesse ne répondit pas tout d'abord, sentant la gravité de la réponse qu'elle allait faire.

—Mon enfant, dit-elle souriant tristement, c'eût été mon rêve le plus cher que de te voir au bras d'une jeune femme digne de porter et de transmettre le nom de notre maison. Mais où le trouverons-nous cet oiseau bleu ?..... Nous le voulons de fine race et de noble cœur, et notre pauvreté, car nous sommes pauvres, suffirait à effaroucher celui que nous voudrions choisir.

—Je n'ignore pas, ma mère, qu'il me faut faire un grand sacrifice, si je veux fermement réaliser ce projet. Or il s'agit, vous l'avez compris, de relever le nom de Trélor. Ce n'est pas une grande alliance de plus dont nous avons besoin ; certes, notre arbre généalogique peut en montrer avec orgueil, et des plus hautes. Non ; le but à poursuivre, c'est de rétablir notre antique fortune, et sans doute trouverons-nous,

en cherchant autour de nous, une honnête bourgeoise, noble de sentiments sinon de race, vertueuse, intelligente, et qui serait heureuse d'échanger une richesse loyalement acquise contre cette couronne de comtesse que vous lui enseigneriez à porter si dignement.

—Déroger alors ? dit la comtesse.

—Mon Dieu ! ma mère, c'est là un bien gros mot.

—Il n'y en a qu'un qui serve, René. N'espérez pas mon consentement à un pareil mariage.

—C'est le mariage, en tous cas, qu'ont fait bien d'autres gentils-hommes, en ce temps de bouleversement social et de mélange de toutes les classes. Le duc, notre voisin, a épousé la fille d'un armateur de Nantes, et le marquis de Losnac, l'héritière d'un gros filateur du département.

—Ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Mais nous.....

—Nous, ma mère, nous ne pouvons pas plus que d'autres empêcher la marche du temps et des choses. Autrefois, on appelait ce genre d'union une mésalliance ; aujourd'hui.....

—Aujourd'hui aussi ; et vous le savez bien.

—Soit, mais je suis dans une situation particulière. Ruiné, non pas de mon propre fait, tout le monde comprendra, approuvera même, que je cherche une héritière, et que, si sa fortune est de source pure, je l'épouse.

—On dirait à vous entendre, René, que vous l'avez trouvée ?

Le jeune homme se tut, embarrassé, et fit quelques pas dans la chambre.

—L'avez-vous trouvée ? reprit la comtesse anxieuse.

—Je le crois, dit enfin René à voix basse.

—Allons, fit-elle tristement, je vois que vous ne pouvez la nommer hautement. Faut-il, mon fils, que vous ayez fait un choix indigne pour de l'argent !...

—L'argent !... Dites l'amour, ma mère, car je l'aime éperdument !

—Mais, pour Dieu, qui est-ce donc ?.....

—Ne cherchez pas : c'est Catherine Ferrand.

—Catherine !.....

—Catherine !.....

—Oui..... Oh ! je sais ce que vous allez me dire !..... C'est la fille de nos régisseurs, c'est la dernière à qui je devrais penser. Ce ne serait plus déroger, ce serait descendre tout à fait. Bref, ajouterez-vous, un mariage inacceptable, dégradant aux yeux du monde..... Eh ! que me veut-il le monde ? Je ne le connais pas, moi ; je suis un marin, un sauvage ! Après nous avoir délaissé, renié presque dans notre chute, de quel droit viendra-t-il, ce monde égoïste, nous imposer sa loi, nous condamner à la misère, lorsque nous cherchons à nous relever ?

—Sachez d'abord, René, que nous ne sommes pas tombés, dit la comtesse frémissante d'émotion. Personne ne nous délaisse, ne nous renie..... On y serait mal venu ! Notre honneur est intact, et c'est vous qui, par un tel mariage, lui porteriez la première atteinte ! Mais tu ne réfléchis pas, mon enfant ! Le grand-père de cette fille s'est enrichi, Dieu sait par quels moyens, aux dépens de ta famille. Son père a triplé cette fortune dans un commerce douteux ; il a été l'ennemi acharné de nous tous.....

—Ennemi politique, pas autrement.

—Pas autrement ! s'écria la comtesse Hermine, comme si la haine de son cœur, las de trente ans de souffrances, s'était éveillée subitement !... Pas autrement ! Dois-je croire que tu n'as rien su, ou que tes voyages loin du pays t'ont fait tout oublier ?... Mais, mon pauvre enfant, ton grand-père est mort à la peine, après avoir au retour de l'émigration, combattu dix ans, pour arracher Trélor des mains d'un intendant rapace, qui, sous prétexte de garder leurs biens à ses maîtres, s'y était installé en souverain. Et lorsque le vieux Ferrand, bisaïeul de Catherine, fut bien forcé de lâcher prise, il avait dévoré plus d'un débris du domaine, lui laissant des cicatrices que la légèreté de ton père n'a fait qu'agrandir. Voilà l'origine de cette belle fortune, achevée dans le commerce par Pierre Ferrand, avec une rapidité qui a étonné toute la contrée ! Et puis... tu me forces à dire plus que je ne voudrais... quand je repasse dans ma tête les événements survenus à l'époque de la mort de ton père... ces débats, cette lutte électorale, cette hostilité grandissante d'une ingrate famille, notre obligée devenue notre ennemie... puis l'humiliation, la ruine, cette étrange maladie de Jacques Ferrand, sa retraite à Mauvers, où il semble cacher comme un remords... Vois-tu René... non, je ne puis croire qu'il n'y ait pas dans l'affreux malheur qui nous a rendus, moi veuve et toi orphelin, quelques circonstances mystérieuses...

—Que dites-vous ? interrompit vivement René. Vous vous égarez, ma mère, et vous êtes injuste pour une famille d'honnêtes gens. Ils ont peut-être profité des bontés de mes parents, je ne le nie pas ; ils l'avaient mérité par leurs bons offices, rendus d'aïeul en petit-fils, depuis un siècle. Enrichis dans l'agriculture, ils nous ont en somme rendu service, car, jamais, au moment où il y avait urgence de régler les dettes de mon père, nous n'eussions trouvé un acquéreur pour Trélor, payant sans marchander et argent sur table... Maintenant, si vous saviez ce qu'est devenue cette petite Catherine, cette paysanne que vous avez vu jouer dans la cour du château. L'éducation en a fait une femme intelligente, élevée d'esprit et de sentiment, aussi noble que belle... Et puis, ma mère, et puis... je l'aime comme un fou ! Depuis un mois, je souffre, je lutte, je combats... je vous le jure, j'ai

combattu mon amour. . . il n'a fait que s'accroître devant les obstacles dont j'ai cherché à l'entourer. . . Il m'a pris tout entier, il me dévore, il me brûle, et c'est pour cela, ma chère mère, que je viens tomber à vos pieds et vous dire : Ayez pitié de moi ! permettez-moi de l'épouser, donnez-la moi, et vous, mère chérie, voyez sans colère venir à vous cette nouvelle fille qui, pour rouvrir la porte de Trélor, ne demande qu'à vous aimer, vous vénérer comme je vous vénère et vous aime. . . Non, non, ne parlez pas !. . . Je me sauve, je vous laisse. . . Réfléchissez, et quand vous me répondrez, que ce soit avec votre tendresse et pas avec votre fierté.

René, tombé insensiblement devant sa mère, lui tenait les deux mains serrées. Il y déposa un long baiser. Puis, comme redoutant un mot de réponse à cette tirade qui lui avait soulagé le cœur, il sortit vivement, égaré, enfiévré, comme un fou. Sur les marches du perron, il rencontra sa cousine, et l'enlevant dans ses bras, toute suffoquée, il l'embrassa à pleines joues :

—Marcelle, tu es mon bon ange !

Elle retomba sur ses pieds, et le vit s'enfuir en courant dans le jardin.

—Son bon ange ! pensa-t-elle. . . Je n'aurais pas demandé tant que cela !

## VII

Mlle Ferrand triomphait, et le triomphe lui allait à merveille. Ce caractère tout d'une pièce, était de ceux qui ne ploient pas, qui marchent droit à travers la vie, par une voie bonne ou mauvaise, et qui devant un obstacle, le rompent ou s'y tuent, dédaignant les chemins détournés. Les gens ainsi doués vont parfois très loin. L'altière beauté de Cathérine, toute rayonnante de succès, avait forcé le pauvre comte dans sa dernière ligne de défense. Un mot encore et il se rendait à merci. La victoire pourtant n'avait pas laissé que d'être difficile, non pas tant par la résistance de l'ennemi, que par le manque d'occasion de l'aborder. C'était bien peu que les entrevues du dimanche, où l'on pouvait se voir à la messe et, avant et après, causer en public pendant dix minutes au plus. Heureusement, ne se trouve-t-il pas, dans le simple exercice des droits réciproques de deux voisins, vingt prétextes à se rencontrer ! Justement, une contestation s'était élevée bien à point, au sujet d'une haie séparant un champ de Trélor du verger de la Chaumière. Il avait fallu choisir des experts, les faire agréer par les deux parties ; de là, échange de démarches, de pourparlers, dont Pierre Ferrand avait facilement laissé le soin à sa fille, tout satisfait qu'il était de la voir mordre, comme il disait aux devoirs de propriétaire.

La question s'étant embrouillée, on avait décidé de la trancher à l'amiable, et Catherine, accompagnée de son porte-respect Manon, n'avait pas reculée devant une visite à Rosay, visite qui y avait mis tout le monde en l'air, depuis la petite cousine Marcelle jusqu'au vieux Firmin. La fine mouche s'était montrée tellement conciliante, pleine d'une déférence sans bassesse et d'une courtoisie sans embarras, qu'elle avait étonné son monde et renversé bien des préventions.

Cette pointe chez l'ennemi avait sans doute coûté à l'orgueil de Mlle Ferrand. Au fond, elle détestait la comtesse Hermine et sa nièce. Il y avait entre ces femmes et elle, une digue infranchissable de préjugés, ou même de faits accomplis ; c'était la haine sourde de la richesse contre la race, du possesseur contre le dépossédé, du présent contre le passé. N'importe, il fallait vaincre à tout prix. Une fois la bataille gagnée, la nouvelle comtesse se chargeait bien de montrer qu'elle épousait René, et non sa famille, et qu'elle était seule la châtelaine de Trélor.

Quelle joie alors de rentrer de plain-pied dans ce grand monde, que la jeune orgueilleuse ne connaissait encore que par des regards hautains ou protecteurs ! Quel plaisir de frayer avec ces femmes de race et de haut renom, et de venir s'asseoir, égale entre égales, au milieu d'elles, non pas s'y haussant de par sa fortune, mais semblant y reprendre tout naturellement une place abandonnée, qu'on serait trop heureux de voir réoccupée. Quelle belle vengeance de tant de dédains subis, et quel beau rêve réalisé pour cette plébéienne anoblie !

A la Chaumière, la tendresse trop faible de la comtesse, à peine soutenue quelques jours par sa fermeté habituelle, n'avait pas tardé à céder devant tantôt la volonté impérieuse, tantôt les prières de René. Tel est le sort de presque toutes ces résistances de mère. Mais au château, Catherine éprouvait plus de peine à convaincre son père, qui ne renonçait qu'à regret à son candidat, le fils du meunier.

—Encore, disait-il, si c'était au profit d'un franc bourgeois, d'un industriel comme nous autres ! Mais non, un gentilâtre, un beau damoiseau, qui croira nous faire beaucoup d'honneur en nous épousant ! ..

—Ecoutez donc, mon père, répondait Catherine, c'est un Trélor.

—Ah ! voilà le grand mot lâché !.. Un Trélor !.. C'est un oiseau rare, une espèce à part, n'est-ce pas ?.. Mais qu'a-t-il donc de si merveilleux, ce nom-là pour que tu en sois ensorcelée ?.. Les Trélor ! des gens qui ont pour tout domaine un méchant lopin de terre que je couvrirais avec mon mouchoir !

—Le fait est qu'il est assez grand pour cela, disait en riant Catherine, au moment où savourant une prise, son père étalait avec complaisance un énorme foulard, et le secouait avant de s'en servir.

—Je te prie de ne pas te moquer de moi... Libre à toi d'avoir des

petits carrés de batiste grands comme la main... On voit bien que tu veux faire l'aristocrate, et que tu aspirés à devenir une Trélor... Tous Trélor ! Eh bien, et moi quest-ce que je serai?... Ferrand comme devant !

—Vous, disait-elle l'embrassant d'un air câlin, vous serez toujours le meilleur et le plus aimé des pères.

—C'est bon, c'est bon, reprenait-il radouci. Il faut toujours que mademoiselle fasse ses quatre volontés... Mais avant de t'anoblaiser, penses-y !... Tu vas épouser un homme qui ne daignera pas se décroiser les bras, et qui ne sait faire œuvre de ses dix doigts... Oui, j'entends : il est marin, dis-tu?... La belle affaire !... C'est très gentil de faire aller les bateaux sur l'eau, mais ce n'est pas travailler, cela ! Du reste, nous verrons.

Et il sortait, se déroband comme toujours devant la discussion, mais pour revenir plus tard à l'assaut avec une persévérance que les échecs multipliés ne rebutaient pas.

D'ailleurs, sous sa grosse enveloppe, le madré compère cachait sans doute quelque plan à double jeu, car, en peu de jours, sa conduite devint tout autre, et il parut se rallier aux visées de sa fille, avec une promptitude qui aurait dû mettre en éveil celle-ci. Aveuglée par son dévorant désir de devenir comtesse, elle ne remarqua pas non plus que le vieux père Jacques, depuis une longue entrevue avec son fils, ne répliquait plus rien aux projets dont venait souvent l'entretenir Catherine. Enfin; pendant les visites quotidiennes de René, admis définitivement comme soupirant, sinon comme prétendu officiel, Pierre Ferrand se montrait d'une affabilité pleine de rondeur et de bonhomie. Cette rapide conversion devait sembler suspecte ; mais, pour s'étonner, Catherine trouva trop naturel qu'on recherchât avant tout une alliance comme celle des Trélor, et le double bandeau de l'amour et de l'ambition couvrait ses yeux qui ne demandaient qu'à rien voir.

Les choses ne marchaient pas moins vite à la chaumière. René, pour persuader sa mère, avait bien à propos trouvé un auxiliaire imprévu dans sa cousine Marcelle. Poursuivant toujours son idée, la pauvre enfant, dans son ardeur de dévouement, se serait accusée elle-même d'égoïsme, en agissant d'autre sorte. Assiégée ainsi par tout ce qu'elle aimait, la comtesse résistait encore. Ce fut la mère qui se rendit, non par une faiblesse maternelle inconnue à cette âme fortement trempée, mais pour qu'on ne pût dire que l'orgueil de Mme de Trélor ait été le seul obstacle à ce qui pouvait être un décret de la providence en faveur de son fils.

René fut donc agréé comme un prétendant à la main de Mlle Ferrand. Le jour fixé pour la demande officielle, Catherine toute au bonheur de voir son plan se dérouler au gré de ses désirs, se prome-



naît de bonne heure sur la terrasse du château. La matinée était fraîche et pure. Notre héroïne s'était arrêtée à regarder là-bas, sur la Loire, un canot monté d'un homme seul qui ramait avec énergie pour remonter le courant très fort en cet endroit. Les coups d'avirons se succédaient sans relâche, et la petite embarcation n'avancait à chaque élan que d'une ligne presque imperceptible. Le batelier ne se décourageait pas ; il savait qu'une fois le rapide franchi, sa barque glisserait ensuite sans effort sur les eaux tranquilles. A cette idée, Catherine sourit. Elle pensait qu'elle aussi, en ce moment, traversait un pas difficile, mais que ce n'était là que le dernier obstacle, et qu'au premier détour du chemin, elle allait conquérir sa place dans ce monde jaloux, belle, riche, noble et heureuse épouse du premier gentilhomme de la contrée. Que pouvait-elle craindre à présent ? Elle avait longtemps lutté, heure par heure, pied à pied ; le jour du triomphe se levait enfin. Le canot qui remontait la Loire avait franchi le courant, et marchait dès lors paisiblement vers son but. L'ambitieuse fille y vit un présage pour son bonheur à venir, et rentra fière et satisfaite au château.

Cependant Mme de Trélor, accompagnée de son fils, prenait dans son humble équipage, le chemin de cette demeure d'où elle était partie pauvre, mais la tête haute, et où elle rentrait en solliciteuse. On devine les pensées qui lui étreignaient le cœur. Elle eut un instant de défaillance, puis se retrouva. Ni modeste, ni hautaine, avec une simplicité de grande race, elle entra dans le salon du château, où, empesé, solennel, et haut cravaté, Pierre Ferrand se promenait, agité déjà comme un ours en cage, tandis que sa fille brodait à la fenêtre dans un calme apparent.

On s'assit. Après les quatre phrases banales de rigueur, Mme de Trélor exposa le but de sa visite, insistant sur les qualités morales et la grâce de Catherine, qui avaient séduit son fils, sur l'intelligence et l'élévation des sentiments qui feraient de la jeune comtesse une femme digne du nom qu'elle porterait ; le tout dit avec un choix exquis d'expressions où un esprit sagace eût pu deviner un dégagement complet des volontés de René, mais aussi avec une courtoisie sans apprêt qu'enviait Pierre Ferrand pour la réponse qu'il allait faire.

Le pauvre homme se remuait sur sa chaise, s'inclinait, souriait, puis se redressant dans sa dignité de père, tremblant de perdre déjà le sang-froid qu'il s'était tant promis de garder pour jouer son rôle étudié d'avance, et balbutiant des mots entrecoupés : "Certainement... très flatté, madame la comtesse... il est certain que..."

René crut devoir venir à son secours. Il ne s'était mêlé encore à la scène que par des regards d'enivrement lancés à Catherine, qui, silencieuse, auprès de son père, ne trahissait sa pensée que par des coups d'œil furtifs où brillait par éclairs son orgueil assouvi. Le jeune

homme reprit pour son compte la demande faite par sa mère, et la changea en déclaration, bien superflue en ce moment. Egaré par la joie et l'amour, il perdit vite la notion et la dignité de sa situation, il pria, supplia, et dépassa si bien la mesure comme le but que le bonhomme Ferrand, se remettant de son émotion première, crut voir là le joint cherché depuis longtemps : "Ils grillent d'envie de ce mariage, se dit-il. La mère couve des yeux les millions ; le fils est ensorcelé par les yeux noirs de ma Catherine. Je vais les dégriser en serrant la vis."

Prenant son air le plus important :

Madame la comtesse, et vous, monsieur, je veux d'abord vous dire combien nous sommes touchés, moi et ma fille, de l'honneur que vous nous faites. Vous me permettrez pourtant, avant de vous donner une réponse catégorique, de vous poser une question. . une petite question. Car enfin. . . je ne veux pas dire que la noblesse n'ait pas du bon. . . Elle en a eu, surtout. . . Mais, il faut en convenir, n'est-ce pas ? elle est aujourd'hui détrônée par la richesse. Et nous-mêmes. . . tenez, mon pauvre père vous le dirait s'il n'était pas cloué par la maladie au coin du feu. Nous-mêmes, croyez-vous, madame la comtesse, que nous aurions gagné deux bons millions tout ronds, si nous n'avions pas travaillé sans relâche ? Eh bien ! tout homme doit travailler, c'est-à-dire avoir un état. Voyez-vous, c'est la grande loi de notre siècle : on ne vaut que par ce qu'on gagne. . . Donc, mon cher monsieur, quel est votre état ?

— Mon état ? répéta René un peu surpris de la question. . . Mais, vous le savez, je suis officier de marine.

— Je me fais sans doute mal comprendre. . . Je voulais dire : Quelle carrière comptez-vous prendre ?

— Mais aucune. Je suivrai celle que j'ai embrassée.

— Ah ! c'est impossible !. . . Et pour peu que vous réfléchissiez, vous serez de mon avis. L'état de marin est glorieux, si vous voulez, mais complètement désintéressé. . . Et des galons dorés à la casquette et sur la manche ne constituent pas une dot bien magnifique. . . D'ailleurs, c'est votre rôle de n'envisager que l'amour dans le mariage. . . C'est fort joli. . . mais, nous autres parents. . . et j'en appelle à madame votre mère. . ., nous avons le devoir d'examiner ce que j'appellerai le *côté affaires*. . . Nous sommes en présence d'un contrat, n'est-ce pas ? Eh bien, j'apporte moi un capital présent ; apportez, vous, un capital futur. C'est bien le moins, vous m'avouerez. . . J'en reviens donc à ma question : que comptez-vous faire, jeune homme, et combien croyez-vous pouvoir gagner ?

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(A continuer)

# LES FÉES.

---

## I.

On vante avec raison les progrès de notre âge.  
Au passé qui vieillit le siècle dit adieu  
Et l'homme enorgueilli de son puissant ouvrage,  
Moderne Prométhée, au ciel ravit le feu.  
Des éléments vaincus il s'érige en vrai maître ;  
Le ciel n'est plus qu'un champ qu'il mesure au compas.  
Partout plonge son œil avide de connaître  
Et la foudre soumise illumine ses pas.

Cependant, au milieu de ces nobles trophées,  
Il tombera parfois sous un mal inconnu.....  
Le temps des douces fées  
Serait-il revenu ?

## II.

Le savant dont l'œil suit dans les célestes sphères  
La course d'un soleil récemment découvert,  
Le marin qui s'en va dans les deux hémisphères  
Braver l'été torride et le brumeux hiver,  
Ces hommes, vrais pionniers du monde qui s'éveille,  
Jetant aux temps futurs leurs noms prédestinés,  
Orgueilleux des progrès d'une ère sans pareille,  
Méprisent du passé les récits surannés.

Pourtant, regardez-les ! Ployant sous leurs trophées  
Ils succombent aussi sous un mal inconnu.....  
Le temps des douces fées  
Serait-il revenu ?

## III.

Voyez-vous s'éloigner ce superbe navire ?  
Il court vers l'orient qui lui promet de l'or.  
L'espace est son domaine et la mer son empire  
Des rives de Golconde aux bancs du Labrador.

Le marin ne craint plus les rochers de Sicile  
 La sirène aux accents qui font frémir les flots :  
 Pourtant son cœur se trouble et, conquête facile,  
 Son âme a des soupirs ; sa gorge, des sanglots.

Il confie à la mer ses plaintes étouffées.  
 Exilé du foyer, son cœur s'est souvenu.....  
     Le temps des douces fées  
     Serait-il revenu ?

## IV.

Seriez-vous revenus, ô temps qu'avec délice  
 Dans des vers immortels les bardes ont chantés,  
 Sirènes aux doux chants, vous dont le sage Ulysse  
 A fui, mais en tremblant, les charmes redoutés ?  
 Revenez-vous encor, forces mystérieuses  
 Qui troublez la raison et pénétrez les cœurs,  
 Qui planez au-dessus des cimes orgueilleuses  
 Sur les puissants esprits et sur les fronts vainqueurs ?

D'où viennent ces soupirs, ces plaintes étouffées  
 Et ce trouble du cœur que l'homme a méconnu.....  
     Si, temps des douces fées,  
     Tu n'es pas revenu ?

## V.

C'est que l'Être Eternel fit des lois immuables,  
 L'esprit pour concevoir et le cœur pour aimer.  
 Il mit tout près de l'homme, ô desseins admirables !  
 Un être faible et doux pour plaire et pour charmer.  
 L'homme a beau voyager de l'Equateur au Pôle,  
 De l'aurore au couchant, un charme le poursuit.  
 Car à l'humble foyer, attentif à son rôle,  
 A travers la distance un cœur ami le suit.

Ambitieux, l'amour se rit de tes trophées.  
 Le mal qui nous consume est un mal bien connu.....  
     Nos femmes sont les fées  
     Et leur règne est venu !

M. J. A. POISSON.

# A TRAVERS LE CANADA<sup>(1)</sup>

## DE L'OcéAN A L'OcéAN

Joliet, Joliet, deux siècles de conquêtes,  
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes  
Depuis l'heure sublime où de ta propre main  
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde  
Ces vastes régions, zone immense et féconde,  
Futur grenier du genre humain.

.....  
Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne.  
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne,  
L'enfant de la nature est évangélisé,  
Le soc du laboureur fertilise la plaine,  
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine  
Nourrit le vieux monde épuisé.

.....  
Des plus purs dévouements merveilleuse semence.  
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense !  
O Joliet, et vous, apôtres ingénieux,  
Humbles soldats de Dieu sans reproche et sans crainte  
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte  
Dans ces parages inconnus.

.....  
Et toi, de ces héros, généreuse patrie,  
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,  
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux  
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,  
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,  
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

Je me rappelle la matinée où, pour la première fois, j'entendis M. L. Fréchette moduler ce chant patriotique. C'était à une distribution de prix, dans l'école des frères de la Doctrine chrétienne, où il avait

(1) De la *Revue Britannique*.

bien voulu m'accompagner. Dès la première strophe, il conquérait son auditoire. Le vénérable prêtre qui l'avait courtoisement invité à prendre la parole le remerciait par ses regards attendris (1). D'une extrémité de la salle à l'autre, on l'écoutait en un profond silence. Puis les applaudissements éclatèrent, et l'on se demandait qui était ce jeune homme, dont le nom ne figurait pas sur le programme de la fête et dont la voix vibrante produisait une si vive émotion.

C'était le poète de Montréal, auquel l'Académie française venait de décerner une de ses couronnes les plus enviées. C'était un de ces Canadiens qui, de par-delà l'Atlantique, conservent religieusement la langue de leurs aïeux. C'était le descendant d'une des familles de l'ancienne France qui nous disait en vers harmonieux les traditions et l'avenir de la Nouvelle-France :

Glorieuses sont ses traditions  
Immense est son avenir.

Nos chers Canadiens ! ils ont été au dix-huitième siècle, comme dans les derniers temps de nos belles provinces d'Alsace et de Lorraine, ils ont été abandonnés par une de ces horribles transactions qu'on appelle des traités de paix. Ils étaient en bien petit nombre et bien peu en état de se défendre quand l'Angleterre les prit, persuadée qu'elle allait promptement les angliciser.

Ah ! comme ils ont combattu pour garder leur religion, leur idiome, leur nationalité. On glorifie le courage qui se manifeste sur le champ de bataille en une heure d'effervescence. N'est-il pas plus admirable le courage de chaque jour qui se maintient résolument dans une lutte pénible pendant de longues années ?

Par leur union dans leur catholicisme et le souvenir de leur origine, les Canadiens ont résisté aux convoitises britanniques, au fanatisme protestant, aux violences administratives et judiciaires des premiers gouverneurs que l'Angleterre leur imposait. Ni les menaces, ni les promesses n'ont pu les détacher de leur foi ni les détourner de leur but. Enfin ils ont obtenu le pacte équitable qu'ils désiraient.

Graduellement, leur force augmentait. A la lettre, ils accomplissaient la sentence de la Genèse : Croissez et multipliez. Sur notre sol canadien à jamais illustré par tant d'actes d'héroïsme et de piété, on ne comptait, en 1763, pas plus de 65,000 Français ; il y en a maintenant 1,300,000 (2).

On sait que, depuis 1867, les possessions de l'Angleterre dans l'Amé-

(1) M. Hamelin, curé de Ste-Clotilde, mort récemment.

(2) Paul de Cazes, *Notes sur le Canada*, p. 79.

rique du Nord constituent un état fédératif auquel on a donné le nom de *Dominion*. Il se compose à présent de sept provinces : Ontario, Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, Manitoba, la Colombie, l'île du Prince-Edouard. Les affaires générales de la confédération se traitent à Ottawa. Là se réunit le Parlement ; là est la résidence du gouverneur-général.

En ce qui tient à ses propres domaines, à ses lois, à son culte, à ses intérêts particuliers, chaque province forme un Etat indépendant. Il a son budget spécial, son parlement, son gouverneur. " A Québec, dit H. Fabre dans une de ses instructives et spirituelles conférences (1), le lieutenant-gouverneur, le premier-ministre, les premiers magistrats sont toujours des Canadiens-Français. C'est affaire entendue. Au parlement, au palais, on parle surtout notre langue. A Ottawa, au parlement fédéral, rien ne se fait sans nous. A Québec, au parlement provincial rien ne se fait que par nous. Par une route longue, parfois pénible, nous sommes revenus au point de départ. Si le drapeau qui flotte sur la citadelle de Québec n'est plus le drapeau français, la ville que ce drapeau abrite est aussi française qu'en 1760."

De l'Atlantique au Pacifique, du lac Supérieur bien au-delà du cercle polaire, la confédération canadienne a une surface bien plus grande que celle de l'Europe. De l'Atlantique au Pacifique, elle aura comme la république de Washington, son chemin de fer. Il est déjà fait jusqu'aux montagnes Rocheuses. Il doit être achevé en 1886. Heureux ceux qui voyageront sur un tel chemin, à travers une contrée si vaste et si intéressante.

On a souvent décrit les montagnes et les vallées par lesquelles passe le Transcontinental des Etats-Unis.

De Québec à la Colombie, le Transcontinental du Dominion canadien aura plus de 1,200 lieues de longueur. Une partie du terrain qu'il traverse est fort peu connue. Je voudrais essayer d'en donner une idée avec des livres véridiques. Il y en a en diverses langues de l'Europe, surtout en français, un grand nombre dont M. Fari-bault, le savant et zélé bibliothécaire de Montréal, avait fait une collection qui, malheureusement, a été incendiée. Il en est plusieurs que je me réjouis de posséder et que je puis citer à coup sûr.

En 1804, M.-le capitaine Lewis et M. Clarke furent chargés par le gouvernement américain d'explorer les sources du Missouri et de chercher quelques cours d'eau par où l'on pourrait descendre à l'Océan Pacifique. Ils traversèrent les montagnes Rocheuses et découvrirent deux affluents de la Colombie, la magnifique rivière. Par là ils atteignirent le grand Océan.

---

(1) Conférences du 21 mars 1884.

Leur expédition dura près de trois années. Dans le récit qu'ils en firent, on trouve de curieuses notions sur les lieux qu'ils parcoururent et les diverses peuplades d'Indiens qu'ils rencontrèrent (1).

En 1841, sir George Simpson a été de Londres au nord-ouest du continent américain, jusqu'à l'île de Vancouver, par le Canada, par les terrains appartenant alors à la Compagnie de la baie d'Hudson. Gouverneur de cette puissante société, il voyage comme un roi dans ses domaines. Pour traverser les lacs et les rivières, on lui donne les rameurs les plus alertes, pour cheminer dans les forêts et les prairies, les meilleurs chevaux et les guides les plus expérimentés. Il est reçu solennellement dans les forts de la compagnie, et les tribus d'Indiens lui envoient de divers côtés des députations pour lui offrir leurs vœux. Il est, disent ces pauvres naïves peuplades, le puissant magicien. Elles le prient de protéger leurs chasses, leur pêches et leurs wigwams.

A de précieux renseignements, M. Simpson a joint dans sa relation de jolies descriptions et des épisodes agréables (2).

Plus émouvant est le livre de deux autres Anglais : lord Milton et le docteur Chealdle (3).

Très animée et, à certaines pages, très touchante est la relation de M. Butler, un vaillant officier et un homme de cœur (4).

J'ai pour les voyageurs anglais un sentiment particulier de gratitude. Je leur dois les lectures les plus attachantes et les plus sûres directions.

C'est bien sûr que les livres de *travels* qui paraissent en Angleterre, imprimés sur beau papier, et parsemés de gravures et coquettement cartonnés ne sont pas tous de premier ordre. Il y a là, ainsi qu'en d'autres pays, l'explorateur naïf qui, lorsqu'il a fait quelques pas hors de sa case s'écrie, comme le rat de La Fontaine : "Ah ! que le monde est grand !" Il y a le *snob*, tel que Thackeray nous l'a dépeint dans ses pages humoristiques, le touriste qui s'en va le lorgnon sur l'œil, le nez au vent, et croit avoir tout vu quand il a écrit les noms de quelques monuments sur son carnet. Il y a aussi le sectaire, le fanatique dont on ne saurait sans réserve admettre les écrits, car souvent sa passion trouble son jugement.

Mais le vrai voyageur anglais, le lettré, le gentleman, le chercheur, peut défier tous ses rivaux. Rien n'égale sa hardiesse, sa résolution, et sa patience. Nul obstacle ne l'arrête, nul péril ne l'effraie. Là où

(1) *History of the expedition across the Rocky Mountains and down the river Columbia to the Pacific Ocean*, 2 vol. in 8° ; *A journal of voyages under the command of Capt. Lewis and Clarke*, by Patrick Gass, 1 vol. in 8°.

(2) *The Overland Journey round the world*, 1841

(3) *The North West Passage by land*, 1862.

(4) *The Great Loan land*, 1869.



il veut aller, il ira certainement, et ce qu'il veut savoir, coûte que coûte, il le saura.

Nous devons dire que nul voyageur n'est comme lui protégé par sa nationalité. Un Anglais jeté par hasard sur une plage inconnue trempe son doigt dans l'eau, le porte à sa bouche et dit : "De l'eau salée ! ceci est à l'Angleterre." Et c'est vrai. L'Angleterre étend sa puissance sur le monde entier, et là où elle ne possède pas une parcelle de terrain, elle a dans la maison d'un marchand, ou d'un missionnaire, son drapeau. Elle a un agent dont le premier devoir est de faire respecter tout ce qui tient à l'empire britannique. En aucun pays le voyageur anglais ne sera impunément lésé ; c'est dans l'univers le *civis romanus*.

Aux livres que je viens de citer, il faut joindre plusieurs ouvrages canadiens, entre autres :

*Les excursions d'un artiste*, par M. le docteur Kane de Toronto ;

*Esquisse du Nord-Ouest*, par Mgr Taché ;

*Les Canadiens de l'Ouest*, par M. Joseph Tassé ;

*Mélanges d'histoire et de littérature*, par Benjamin Sulte ;

*Ocean to Ocean*, par M. Grant ; et plusieurs conférences de M. H. Fabre, et dernièrement un de nos écrivains de Paris, M. de Lamotte, a publié un livre qui ne peut être oublié (1).

Dans ces récits de voyages à travers les régions du Nord-Ouest, à tout instant reparaît le souvenir de la France, par une audacieuse entreprise, par un fructueux labeur, par un homérique combat, par une mission évangélique, et l'on est émerveillé de tout ce qui a été fait en un si vaste espace par une si minime population.

"Ah ! disait l'empereur d'Autriche, François Ier en regardant le vieux château de Habsbourg, le berceau de sa famille, nous avons commencé petitement."

Ainsi peut dire notre impériale colonie du Canada.

Très restreint était le budget de l'ancienne France, mais si grand le cœur, si fervente la foi !

Avec deux petits bâtiments de soixante tonneaux, Jacques-Cartier, ayant reçu la bénédiction de son évêque, traverse l'Atlantique et remonte le St-Laurent.

Avec un frêle canot d'écorce, l'humble jésuite Marquette et le géographe Jolliet découvrent le Mississipi (2).

(1) *Cinq mois chez les Français d'Amérique.*

(2) Le père Marquette était d'une ancienne famille de Laon alliée à la famille du Vénérable Jean-Baptiste de La Salle, le fondateur des écoles de la Doctrine chrétienne. En 1685, des écoles de filles furent fondées selon les principes de la Salle par M. Marquette, un parent du Jésuite. Les religieuses qui les dirigèrent portaient

Avec une chétive embarcation, l'héroïque, l'infortuné Cavalier de la Salle descend le grand fleuve jusqu'à son embouchure, et découvre la terre féconde à laquelle il donne le doux nom de Louisiane (1).

Quelques tentes au milieu des bois, en face des sauvages, une chapelle dont la cloche était suspendue à un arbre, une maison d'éducation pour les enfants pauvres, une maison de refuge pour les malades, voilà le commencement de Montréal, la noble ville où s'élève aujourd'hui une magnifique cathédrale et de superbes collèges, où l'on voit de riches magasins, où l'on compte 170,000 habitants (2).

Quelques aventureuses excursions d'ici, de là, dans les pays inconnus, voilà le commencement des plus étonnantes explorations, l'origine de ces pionniers canadiens qu'on a nommés *voyageurs, coureurs des bois*, qui ont étonné le géographe par leurs connaissances pratiques et le romancier par leurs aventures. Ils ont franchi les lacs, les rivières, les déserts. Ils ont été, au nord, jusqu'à l'extrémité de la baie d'Hudson, et, à l'ouest, jusqu'à ces barrières gigantesques qu'on appelle les montagnes Rocheuses. Au sein de ces montagnes s'élève à une hauteur de 1,500 pieds, une roche pyramidale, la roche Miette. Ce nom lui vient d'un Canadien français qui grimpa sur ce pic escarpé, s'assit à son sommet et se mit tranquillement à fumer sa pipe, les pieds pendant sur l'abîme (3).

Une autre cime de ces montagnes porte le nom du général Frémont. Il est d'origine française, ce vaillant général, cet intrépide explorateur. Son père était un Lyonnais d'une famille distinguée. La révolution l'obligea d'émigrer ; il alla en Amérique. Ainsi qu'un grand nombre de nobles proscrits, il n'avait pour toute ressource sur la terre étrangère que les talents d'agrément acquis en de meilleurs jours, et souvent il était obligé de s'arrêter pour gagner par son travail le moyen de continuer sa route. Dans une de ces haltes en Virginie, il devint amoureux d'une jeune fille, elle aussi l'aima, et, après de longues instances, il finit par obtenir de ses parents la permission de l'épouser. M. Frémont se fit alors une nouvelle patrie de cette contrée où son cœur avait trouvé un cœur dévoué et renonça à retourner en France, où sa famille avait péri. A un esprit romanesque il joignait un vif

---

le nom de *sœurs Marquette* (Gilmory Shea *Discovery and exploration of the Mississippi valley*, p. 42.)

(1) *Découvertes et Établissements de Cavalier de La Salle de Rouen*, par Gabriel Gravier, 1870.

(2) Dernièrement, M. Beaugrand, l'habile typographe, a publié un recueil de divers plans et de diverses vues de Montréal, depuis 1611 jusqu'en 1803. C'est une œuvre d'art et une curieuse page d'histoire.

(3) Ed. Delessert, *les Indiens de la Baie d'Hudson*, page 81.

désir de connaître des choses nouvelles, et il entreprit de visiter avec sa jeune femme les districts où les Européens n'avaient pas encore bâti leurs demeures, où il ne devait rencontrer que des Indiens. Dans un de ses voyages naquit, en 1813, son fils Charles, destiné à faire tant d'étonnants voyages.

“En 1731, un gentilhomme canadien, M. de Varennes de La Verandrye, accompagné de ses fils, de son neveu, d'un missionnaire, le père Messenger, et d'une cinquantaine d'hommes, franchit pour la première fois les hauteurs des terres au nord-ouest du lac Supérieur. Dans une première expédition qui dura quatre années, il reconnut le cours de la rivière Winnipeg, les bords du lac du même nom, le cours inférieur de la rivière Rouge et de l'Assiniboine.

“Le besoin de renouveler ses provisions et munitions de toute nature le contraignit à revenir sur ses pas en 1735, et il dut attendre près d'un an, dans la région du lac des Bois, qu'on lui expédiât du Canada tout ce qu'il fallait pour continuer son entreprise. Pendant cette période d'inaction forcée, en 1736, un des fils du courageux explorateur fut tué par les Sioux dans une île du lac Lacroix. Vingt de ses compagnons et un missionnaire périrent avec lui.

“Les provisions arrivées, La Verandrye reprit le chemin de l'ouest ; il remonta la rivière Saskatchewan, traversa en 1742 le Missouri supérieur, puis la rivière Pierre-James, et arriva enfin aux montagnes Rocheuses, dont le premier parmi les blancs, il fit l'ascension.

“En 1745, il rentrait enfin au Canada, après une absence de quatorze années passées en plein pays indien, au milieu de dangers de toute sorte. Créé chevalier de St-Louis et autorisé à entreprendre de nouvelles explorations, il se disposait à repartir, malgré son âge avancé, lorsque la mort vint le surprendre (1).”

Dans le cours de leurs longs voyages, dans leurs fréquents rapports avec les Peaux-Rouges, des Canadiens ont pris goût à la vie de ces peuplades et ont épousé des Indiennes.

De ces mariages est issue une race de métis grande, forte, bien faite, et généralement douée d'une étonnante faculté des sauvages, la faculté de se guider dans les bois et les prairies, par leurs minutieuses observations et leurs tenaces réminiscences.

Ce qu'ils ont une fois remarqué, jamais ils ne l'oublieront, et ils remarquent tout, un pli imperceptible dans la prairie, un arbre d'une forme singulière dans la forêt, une pierre dans la cascade.

Autant de souvenirs, autant de précieuses indications dans leur trajet.

Ces descendants de nos anciens colons ne sont pas riches. Il en

(1) H. de Lamothe, *Cinq mois chez les sauvages d'Amérique*, p. 277.

est qui chassent tant qu'ils peuvent le bison. C'est une de leurs principales ressources. D'autres sont employés par la Compagnie de la baie d'Hudson. Les plus heureux sont ceux que des prêtres intelligents et zélés réunissent en communautés agricoles, comme autrefois les Indiens de l'Amérique du Sud dans les missions.

Dans les déserts du Nord-Ouest, à 900 lieues de Québec une de ces communautés a été, dans l'espace de quelques années, visitée et décrite par plusieurs Anglais avec une religieuse émotion.

"Elle est établie, dit le capitaine Butler, sur les bords du lac Saint-Albert et dirigée par des prêtres catholiques français de l'ordre des Oblats. Celui qui a voyagé à travers l'empire colonial de l'Angleterre, c'est-à-dire à travers un tiers de la terre habitable et une moitié des régions désertes du monde, celui-là a souvent rencontré, au milieu des peuplades sauvages, des hommes qui s'occupent d'elles avec une tendresse touchante. Si vous demandez qui sont ces hommes si généreux et si dévoués, on vous répondra que ce sont des missionnaires français, et si vous les visitez dans leur solitaire cabane, vous verrez autour d'eux les mêmes indices, les mêmes témoignages d'une foi sur-humaine. Je ne parle pas par ouï-dire, ni selon ce que j'ai lu. Je me rappelle ce que j'ai vu moi-même !

"Hélas ! à ces bons religieux de St-Albert, j'apportais de douloureuses nouvelles : la bataille de Sedan, le centre de la France envahi par les soldats allemands, Paris bloqué par la sauvagerie des savantes hordes teutoniques (1).

"A quatre milles d'Edmonton, dit M. Grant, devant nous, sur une colline, s'élève l'église de St-Albert, la maison de l'évêque et la maison des sœurs. Nous trouvons à l'évêché plusieurs prêtres qui revenaient de diverses missions. Le prélat, M. Grandin, nous fait un cordial accueil ; nous montre sa demeure, son jardin, son église, dont on ne peut sans étonnement observer la structure quand on songe qu'il n'y a pas dans toute la contrée une scierie, qu'il a fallu tailler avec de petits instruments les bois de charpente et de menuiserie. Nous visitons aussi l'école des sœurs de l'orphelinat. Il y a là vingt-quatre enfants de métis ou d'Indiens, de la tribu des Pieds-Noirs ou des Cris. Ces pauvres petites créatures étaient abandonnées, en une année terrible, dans les habitations ravagées par la petite vérole. Les bonnes religieuses nous ont charmés par leur courtoisie. Aux protestants comme aux catholiques, elles imposent par leur pieuse existence un profond respect. Elles sont toutes d'origine française ; de même les prêtres auxiliaires (2)."

---

(1) *The great Lone Land.*

(2) *Ocean to Ocean*, p. 182.

Je ne puis résister au désir de citer une autre mention d'une de ces œuvres de la France en si lointain pays, une page du livre du docteur Milton et du docteur Cheadle.

“Sur une hauteur, près d'une rivière et d'un petit lac, s'élève le village de St-Alban, administré par un prêtre français, très intelligent et très agréable, M. Lombard. Il parle parfaitement l'anglais et l'idiome de la peuplade des Cris. Nous entrons dans sa maisonnette, composée de deux pièces, une petite chambre à coucher et une salle dont le mobilier n'est pas brillant, quelques chaises, une table grossièrement taillée, quelques images appendues aux murs, un portrait du pape et un portrait de l'évêque de la rivière Rouge. C'est tout. M. Lombard nous a donné là un dîner qui, après nos jours de voyage, nous a paru splendide : de la viande séchée, du poisson, des légumes. De longtemps nous ne devons rien voir de pareil. Ensuite, il nous a conduits dans son petit royaume. Il nous a montré la chapelle, le couvent, les écoles de la communauté, puis les riches champs de blé et les bestiaux superbes de plusieurs métis, et le pont construit sur la rivière, le seul pont qui existe dans la baie d'Hudson. Le bon prêtre est très occupé d'améliorer la condition matérielle de ses paroissiens. Il a employé une grande partie de ses ressources à leur procurer de meilleurs instruments d'agriculture, et il construit un moulin qui sera mis en mouvement par des chevaux.

“Depuis la rivière Rouge, nous n'avions pas vu un si florissant village. Il faut avouer que les entreprises et l'influence des prêtres catholiques sont bien supérieures à celles des missionnaires protestants. A la Croix, à St-Alban, à Ste-Anne, en plein désert, les prêtres canadiens, bravant la fatigue et les dangers, ont fondé de salutaires institutions. Ils réunissent autour d'eux des métis, des Indiens, et leur enseignent les éléments de la civilisation avec les éléments de la religion. Les délégués des sociétés bibliques jouissent indolemment de leur confort dans leur établissement de la rivière Rouge (1). Peut-être en été, se mettront ils en route pour visiter quelques établissements voisins (2).”

Les missions catholiques et les comptoirs de la compagnie de la baie d'Hudson sont les oasis de cette région du Nord, cette *great lone land*, selon l'expression de M. le capitaine Butler.

La baie d'Hudson, découverte par le vaillant et malheureux navigateur qui lui donna son nom, est, après la Méditerranée, la plus

(1) Une colonie fondée en 1811 par le comte de Selkirk sur les bords de la rivière Rouge à sa jonction avec l'Assiniboine. Il y a là plusieurs églises protestantes, une cathédrale, une maison de sœurs de Charité et des écoles.

(2) *The North West passage by land*, p. 180.

grande mer intérieure. Elle n'a point conduit les intrépides marins d'Angleterre au passage du Nord-Ouest ; mais elle est devenue célèbre par le commerce.

En 1670, parut une ordonnance de Charles II, qui octroyait au prince Rupert et *aux aventuriers anglais*, ses associés, et à leurs successeurs, le monopole du trafic des fourrures dans toute l'étendue des terres arrosées par les rivières qui tombent dans la baie d'Hudson. La compagnie devait s'efforcer de christianiser les dissidents et de faire quelques découvertes géographiques. Pour ses diverses opérations, pour défendre ses privilèges, elle était autorisée à armer des navires et à bâtir des forts.

Peu à peu, sur divers points de son immense territoire, elle fit des constructions que l'on appela des *forts*. Deux seulement méritent ce nom. Elles sont entourées de murailles en pierre, avec des bastions aux quatre coins (1). Les autres ne sont défendues que par des pallsades en bois, et quelques-unes n'ont pas la moindre apparence de rempart.

Pendant un siècle, les successeurs des associés du prince Rupert s'enrichirent aisément. Dans chacun de leurs districts, ils mettaient en mouvement tous les Indiens et acquéraient à peu de frais les fourrures précieuses : martres et loutres, hermines et renards bleus, lynx et castors, ours et bisons.

Mais, en 1783, ils virent s'élever devant eux une fatale concurrence : la compagnie du Nord-Ouest, composée en grande partie de Canadiens.

Heureux événement pour le pauvre Indien, obligé jusque-là de subir les rigueurs du monopole. Il se vit recherché par les deux compagnies. Elles se disputaient ses fourrures et lui en donnaient un bon prix. Elles ajoutaient à leur libéralité la liqueur magique : le rhum. Leurs agents se disputaient à main armée les terrains de chasse et de pêche, et, plus d'une fois, des collisions sanglantes éclatèrent dans des forêts où l'on n'avait à craindre ni juges ni gendarmes.

Après de longues hostilités, les deux compagnies finirent par comprendre que, dans leur intérêt, elles feraient mieux de s'unir ; et d'un commun accord, la compagnie du Nord-Ouest se fonda dans celle d'Hudson.

En 1867, la puissante compagnie du dix-septième siècle abandonna au Dominion, pour la somme de 7,500,000 francs, son immense territoire. En même temps son monopole fut aboli.

Elle ne continue pas moins ses fructueuses opérations. Selon la loi actuelle, dans toute l'étendue du Dominion, le commerce des fourrures est libre. En réalité, la Compagnie d'Hudson en a encore les prin-

(1) R. Ballantyne, *Hudson's Bay*, p. 30.

cipaux bénéfiques. Elle régit comme par le passé son ancien empire. Et quel empire ! De Paulina, sur la rivière Rouge, au fort Anderson, sur le Mackenzie, il y a aussi loin que de Londres à Moscou. De Kingport au Pellybanks, il y a une plus grande distance que de Paris à Samarcande, et la compagnie règne sur cet espace. Elle nourrit, elle habille les neuf dixièmes de ses sujets. Il n'y a pas à la surface du globe un lieu plus sauvage que le terrain où est construit le fort de la Providence. Cependant, le fusil avec lequel l'indien de ce district, tue l'élan ou le bœuf musqué a été forgé à Londres ; la couverture dont il se revêt a été tissée à Whitnay ; son couteau vient de Sheffield ; son collier de grains, de Birmingham (1).

Quelle que soit leur forme de structure, les bâtiments que l'on appelle *fort de la baie d'Hudson*, grands et petits sont ces établissements de commerce. Là est dans chaque district l'entrepôt des fourrures qui seront transportées en Angleterre, et l'entrepôt des marchandises que l'on donnera à l'Indien en échange de l'animal qu'il a patiemment élevé, ou des pelleteries qu'il a, conquises par son courage et son adresse.

Ni or, ni argent, ni billets de banque n'apparaissent dans ces transactions. Comme le cowrie dans certaines contrées de l'Afrique, comme autrefois le vadmél en Islande, la peau représente ici la valeur monétaire.

Par exemple, un cheval est estimé soixante peaux. Pour ce capital, l'Indien peut se faire donner dans le magasin un fusil évalué à quinze peaux ; une capote, dix peaux ; une couverture, dix peaux ; des balles et de la poudre, dix peaux ; du tabac, quinze peaux ; total, soixante. Ce qu'il voudrait surtout, c'est de l'alcool. Jadis, on cédait à ses ardentes convoitises, en adoucissant la dangereuse boisson, selon le tempéramment de diverses peuplades. Pour le Cri, le verre d'alcool était noyé dans trois verres d'eau ; pour le Pied-Noir, dans six verres. Malgré cette précaution, la maudite liqueur enflammait encore les cerveaux. Maintenant, il est absolument défendu aux employés de la compagnie d'accorder à l'Indien une seule goutte de rhum ou d'autres spiritueux. Mais les spéculateurs qui, en vertu de la liberté de commerce, peuvent aussi trafiquer avec lui, ne craindront pas de l'enivrer pour faire un meilleur marché.

Le cercle des opérations de la Compagnie d'Hudson a été divisé en quatre départements : le département de Montréal, l'Ottawa, le golfe Saint-Laurent, la baie des Esquimaux ; le département du sud, le long des rives du lac Supérieur ; le département du Nord qui s'étend

(1) Capt. Butler, *The Great Lone Land*, 211.

jusqu'aux régions glaciales ; le département de la Colombie, au-delà des montagnes Rocheuses, jusqu'aux confins de l'Amérique russe (1).

En attendant le chemin de fer, on ne peut s'aventurer dans ces deux derniers départements sans l'assistance de la compagnie.

Là, de loin en loin s'élèvent sur cette terre déserte, comme des îlots sur l'Océan, les maisons de la compagnie. Là, le voyageur épuisé de fatigue, affamé, glacé, trouve un refuge, un foyer, puis ce qui lui sera nécessaire pour se remettre en route : des bateliers, des guides, des chevaux et une bonne quantité de provisions, car il fera peut-être 80 ou 100 lieues avant de retrouver une habitation humaine. La meilleure des provisions est le *pemmican*, fait avec la chair de bison, coupée par tranches, séchée, broyée, imprégnée de graisse fondue et comprimée dans un sac en cuir. La plupart des Indiens mangent cette masse compacte toute crue, les raffinés la font cuire. Crue ou cuite elle ne tenterait guère un Brillat-Savarin (2). Mais c'est une chose solide que ni la chaleur ni l'humidité ne détériorent. C'est, en un très petit volume, un aliment très substantiel. Deux livres de pemmican suffisent pour rassasier huit personnes (3).

Par malheur, pour faire le pemmican, il faut abattre beaucoup de bisons. Pour satisfaire aux besoins du moment, on dévaste l'avenir.

Il y a des peuplades dont la vie est liée à celle d'une plante ou d'un animal : dans les îles de l'Océanie, à l'arbre à pain ; dans le Sahara, à la fécondité des dattiers ; sur les rives de la Kolyma, en Sibérie, au passage des harengs ; dans le Groënland, au phoque ; en Laponie, au renne ; dans les prairies incultes de l'Amérique du Nord-Ouest, au bison.

Autrefois, entre les montagnes Rocheuses, le Mississipi, les forêts du Texas et la rivière Saskatchewan, paissaient des troupes innombrables de bisons. L'Indien n'en prenait que ce qui lui était absolument nécessaire. L'Européen est venu, qui, pour le plaisir de chasser et de tuer, pour montrer sa prestesse de cavalier et son habileté de tireur, a fait dans ces bandes paisibles d'effroyables ravages. Puis les industriels ont appris un emploi lucratif de la peau et des cornes de bison ; puis les trappeurs et les voyageurs ont reconnu l'extrême utilité du pemmican, si nutritif, si facile à transporter, et les nobles animaux sont maintenant de tout côté pourchassés avec une féroce cupidité, attirés dans des pièges, rassemblés dans des pallisades où on les égorge par milliers. Ils se retirent de plus en plus

(1) R. Ballantyne, *The Hudsons bay*, p. 29.

(2) Le pemmican préparé en Angleterre pour les expéditions arctiques, a plus de saveur. Il est fait avec les meilleurs morceaux de bœuf, des raisins de Corinthe et du sucre.

(3) *Ocean to Ocean*, p. 211.



vers le nord et, d'année en année, leur nombre diminue. On peut prévoir le jour où ils disparaîtront.

Les Peaux-Rouges ont été aussi, par l'invasion de la race blanche, graduellement refoulés dans les sombres parages du nord et vers les montagnes du soleil couchant.

XAVIER MARMIER,  
De l'Académie française.

*(A continuer)*

# LES SŒURS DE CHARITÉ

---

J. L\*\*\*

Au cœur de nos cités, il est de saintes filles  
Qui, pour soigner le pauvre, ont quitté leurs familles. . .  
Providence du faible et du déshérité.  
Les petits orphelins les appellent : ma mère ;  
L'homme leur dit : ma sœur, elles disent : mon frère. . .  
Ce sont les sœurs de charité.

Quand vous verrez passer ces pauvres créatures,  
Si pleines de vertus, si simples et si pures,  
Chastes anges du ciel qu'on croirait parmi nous  
Venus pour nous aimer en exil volontaire,  
Oh ! qui que vous soyez, petits, grands de la terre,  
Sur leur passage inclinez-vous !

Vous les verrez partout ; leur pieux ministère  
Ne leur a point prescrit les murs du monastère,  
Le cloître, saint refuge, abri des cœurs blessés. . .  
Aux douleurs d'ici-bas elles mêlent leur vie ;  
Elles vont vers tous ceux dont l'appel les convie,  
Vers les souffrants, les délaissés ;

Partout où le malheur établit son repaire,  
Où la femme sanglote, où l'homme désespère,  
Dans chacun des réduits de notre enfer humain,  
Le cachot, la mansarde, insalubre demeure ;  
Partout où l'on gémit, où l'on souffre, où l'on pleure,  
Où l'on a froid, où l'on a faim !

Elles vont !—Rien ne peut attiédir leur courage ;  
 Dans la pieuse ardeur de leur sublime ouvrage,  
 Elles savent braver le dégoût et l'horreur.  
 La guerre, les fléaux, la mort même, o prodige !  
 Semble avoir dépouillé pour elles son vertige ;  
 Elles l'approchent sans terreur !

Au berceau de l'enfant, au chevet du malade,  
 Leur main calme et guérit, et leur voix persuade.  
 Sur le chemin que l'homme ici doit parcourir,  
 Anges gardiens du pauvre elles semblent le suivre,  
 Enseignant à la fois à l'enfance à bien vivre,  
 A la vieillesse à bien mourir.

D'une constante ardeur leur âme est transportée ;  
 C'est en vain que pareil à l'antique Protée,  
 Le mal change sa forme et déguise ses traits ;  
 Le mal change sa forme et déguise ses traits ;  
 Il a beau se glisser fugitif et mobile,  
 La sœur de charité, plus forte et plus habile,  
 Le poursuit jusqu'en ses retraits.

Partout elle l'atteint. . . Ténèbres dans l'enfance ;  
 Détresse chez le pauvre ; à l'hôpital souffrance ;  
 Blessure dans les camps ; crime dans la prison ;  
 Esclavage en Afrique ; au désert barbarie. . .  
 A chacun de ces coups que le monstre varie,  
 Elle apporte la guérison.

.....  
 C'est pour ce dur labeur, pour cette rude tâche,  
 Pour veiller sur le pauvre et l'aimer sans relâche,  
 Que la modeste sœur qui passe devant nous,  
 A l'appel de la Foi qui combat et qui prie,  
 Quitta son doux foyer et sa chère patrie. . .  
 Sur son passage inclinons-nous !

GEORGES GELLÉ.

Québec, décembre 1884.

# SONNET <sup>(1)</sup>

---

à M. GEORGES GELLÉ

Quand du rythme divin et de la poésie  
L'autre jour, pour les pauvres, vous suiviez les lois,  
J'écoutais, ravie, la parole choisie,  
Et mon cœur tressaillait au son de votre voix.

Poète harmonieux, la svelte fantaisie  
Dans vos récits, se mêle au vieil esprit Gaulois ;  
Il reste sur la lèvre un parfum d'ambrosie  
Quand on a lu vos vers acclamés tant de fois.

Oh ! laissez librement chanter votre génie  
Quand au fond des grands bois tout remplis d'harmonie,  
Le rossignol a fait résonner sa voix d'or,

Le rêveur attardé sous le feuillage, écoute ;  
Et soudain oubliant les ronces de la route,  
Il murmure charmé : Pourvu qu'il chante encor.

ALICÉ ADAM.

Québec, 24 décembre 1884.

---

(1) Pièce envoyée par l'auteur au *Nouvelliste* et publiée dans le numéro de ce journal du 29 décembre.

## REVUE SCIENTIFIQUE.

---

SOMMAIRE—Le microphone du Dr Hugues— Les aérostats— La plume électrique d'Edison— Plus d'inhumations prématurées — Téléphonie à longue distance— Nouvelle application de la photographie—Le méridien unique.

Nous avons vu comment l'étude du téléphone de Bell avait conduit Edison à la découverte du phonographe. Le téléphone envoyait instantanément à distance la voix humaine ; le phonographe l'enregistrait, la clichait, et permettait de la reproduire après un temps quelconque. Le premier avait vaincu l'espace, le second, le temps. Mais presque aussitôt est apparue une modification aussi merveilleuse du téléphone, dans la découverte du microphone, qui est pour l'ouïe ce que le microscope est pour la vue.

En effet, non content de transmettre à distance comme le téléphone le fait, les sons tels qu'ils sont émis, le microphone les transmet prodigieusement amplifiés, tout comme le microscope transmet à la vue l'image des objets en les amplifiant d'une manière considérable.

On se rappelle le télégraphe imprimant, inventé en 1860, par le Dr. Hugues de New-York, et dont j'ai dit quelques mots à la page 627. C'est au même Dr. Hugues que l'on doit le microphone.

M. Hugues faisait des expériences d'acoustique avec le téléphone, cherchant à se rendre compte de l'effet que produiraient des vibrations sonores transmises à un conducteur traversé par un courant électrique. Un fil tendu sur un circuit téléphonique ne lui donna aucun résultat ; les deux fragments du fil brisé produisirent des sons faibles qui furent amplifiés notablement quand ces fragments de fil furent réunis au moyen de clous de fer, et mieux encore avec une chaîne de montre en acier.

En poussant plus loin l'expérience, M. Hugues constata que la fine limaille, ou les poussières métalliques augmentent considérablement la puissance de transmission des sons ; il obtint aussi de bons résultats avec le charbon, le platine et le mercure- Il imagina alors de mercu-

riser des bâtons de charbon en les plongeant, chauffés au rouge, dans un bain de mercure. M. Hugues a choisi le fusain qui, non mercurisé, est impropre à la transmission des courants. Voici comment il décrit lui-même l'opération :

“Je le chauffe graduellement, et le plongeant ensuite tout d'un coup dans le mercure, le métal s'introduit instantanément dans le charbon et le métallise pour ainsi dire. Le fusain chauffé à blanc dans un creuset de fer contenant de l'étain, du zinc, ou tout autre métal s'évaporant facilement, se trouve également métallisé, et il est dans de bonnes conditions si le métal est à l'état de grande division dans les pores de ce corps, ou s'il n'entre pas en combinaison avec lui. Le fer introduit de cette manière dans le charbon est un des métaux qui m'ont donné les meilleurs effets. Le charbon de sapin quoique mauvais conducteur, acquiert de cette manière un grand pouvoir conducteur.”

Un conducteur de cette sorte, placé dans un circuit, manifeste une sensibilité extrême et transporte le son avec une grande énergie et une fidélité absolue. Le moindre attouchement sur la plaque vibrante est répercuté avec force : dans une expérience, le son du tic-tac d'une montre fut transmis avec une netteté parfaite à travers une force résistante représentant un espace de 100 milles ; une mouche courant sur la plaque produisit l'effet d'un cheval au trot, et sa trompe émit dans la marche un bruit qui ressemblait à celui de la trompe de l'éléphant. En somme, des sons imperceptibles jusque-là à une oreille humaine, deviennent perceptibles par le simple expédient qui consiste à interrompre le circuit voltaïque à l'aide d'une matière conductrice divisée en fines particules, et grâce à cet expédient, le tour de force du géant *Fine-Oreille*, qui entendait l'herbe pousser, n'appartient plus à la fable, mais est devenu tout à fait à la portée des simples mortels. Avec une petite pile portative et un circuit dans sa poche, les inconvénients de la surdité seront bientôt annihilés, car les sourds entendront tout comme s'ils ne l'étaient pas. Le champ est ouvert et les perfectionnements amèneront sans doute un emploi et une utilisation vraiment pratique du microphone.

Outre la propriété d'amplifier les sons, le microphone transmet la parole, la musique, les plus légères inflexions de l'accent et du timbre avec une netteté complète et une puissance de beaucoup supérieure à celle du téléphone à conducteur homogène. Voici l'explication du phénomène produit dans l'appareil du Dr Hugues :

“Deux courants vibrants parcourent le circuit téléphonique, un courant électrique et un courant de vibrations sonores ; le second modifie le premier, mais d'une manière peu sensible, nulle même, si le fil reste homogène et continu, mais si celui-ci, comme dans le conducteur dont je viens de parler, est composé d'une série de petites divi-

sions, la modification devient manifeste : les molécules du mercure éprouvent des tassements et des écarts alternatifs, ce qui équivaut à des allongements et à des raccourcissements alternatifs du conducteur. C'est en conséquence de ce phénomène que le courant agissant sur le téléphone, éprouvant les mêmes variations qui impressionnent le conducteur, produit la transmission à distance des sons recueillis par celui-ci."

L'appareil est lui-même d'une simplicité tout-à-fait élémentaire. Il se compose d'une planchette posée sur une table, mais isolée de manière à ne pas être impressionnée par les vibrations étrangères qui pourraient être communiquées à la table : une serviette pliée, un mouchoir, de la ouate, deux bouts de tube en caoutchouc font parfaitement l'affaire.

Sur la planchette est fixé un pôle de charbon supportant une plaque de même substance posée verticalement et appuyée légèrement sur une tige horizontale également en charbon. Le tout est placée dans un circuit voltaïque parcouru par un courant aboutissant à un cornet de téléphone ordinaire. La planchette impressionnée par le son le plus léger, le communique à la plaque de charbon, et à travers le courant à la plaque vibrante qui se trouve au fond du cornet téléphonique.

Un microphone de ce système placé à une extrémité d'une vaste salle, permet d'y entendre considérablement amplifié, le bruit des conversations tenues à voix basse à l'autre bout, et y apporte jusqu'aux plus légères inflexions de la voix.

\*  
\*  
\*

L'invention des aérostats par les frères Mongolfier, sur la fin du dix-huitième siècle, souleva dans le monde entier un enthousiasme extraordinaire et les imaginations s'égarèrent aussitôt, dans les espérances fantastiques qui sont loin de s'être réalisées. On est bien obligé de reconnaître en effet, que, même dans le cas où l'on parviendrait à résoudre définitivement le problème de la direction à volonté, la navigation aérienne ne pourra jamais être qu'un objet de curiosité ou d'agrément, utile sans doute dans certaines circonstances exceptionnelles, mais en général sans avantage réel, pour les transports quelque peu lourds.

Le premier ballon important, construit par les frères Mongolfier en 1783 était fait en toile doublée de papier et soutenu par un réseau de ficelle. Il cubait 30,000 pieds avec un diamètre de 120 pieds, et son poids était de 550 livres. Sa force d'ascension, produite par la raréfaction de l'air contenu dans le ballon au moyen de la chaleur, était de 900 livres environ. Quelques années après, on abandonna le système de l'air raréfié pour adopter l'emploi du gaz hydrogène qui pèse, à volume égal, 14½ fois moins que l'air atmosphérique.

Depuis leur invention jusqu'à nos jours bien des expériences ont été faites dans la navigation aérienne, et de nombreux aéronautes ont payé leur audace par une mort terrible. Ainsi en 1819, Mme Blanchard, qui avait déjà opéré plusieurs ascensions heureuses, mais qui avait imaginé le jeu dangereux de lancer des pièces d'artifice du haut de son ballon, périt comme on l'avait prévu : une mèche d'artifice mit le feu au gaz, et l'aéronaute tomba sur une maison de la rue de Provence, à Paris, où elle se fracassa les membres.

En 1824, un officier de la marine anglaise nommé Harris, qui avait déjà fait plusieurs expériences, s'éleva, accompagné d'une jeune dame à une hauteur considérable, mais la soupape mal construite, sans doute, n'ayant pu être refermée, la descente fut extrêmement rapide et Harris fut tué en touchant terre. Sa compagne ne fut que légèrement blessée. Puis Mosment, à Lille, et l'Anglais Sadler, en 1824, quelques mois après le fatal accident de Harris : il avait heureusement traversé le Canal St Georges, entre Dublin et Holyhead, large de quarante lieues, lorsqu'un vent violent poussa le ballon contre des constructions élevées. Sadler fut précipité sur le sol où on ne releva qu'un cadavre mutilé.

Et combien d'autres pourrais-je citer dans le martyrologe de la navigation aérienne !

Parmi les ascensions les plus célèbres au point de vue de la science, on peut citer celle que firent au commencement du siècle, les illustres Biot et Gay-Lussac, de l'Académie des Sciences. Ils s'élevèrent jusqu'à la hauteur prodigieuse de 4000 toises, ou 24,000 pieds dans le but de faire des observations sur la composition des couches atmosphériques et sur la température. Vers la même époque, le savant Anglais Robertson, faisant les mêmes expériences à Hambourg, ses observations se trouvèrent parfaitement d'accord avec celles des deux savants français.

Dans ces derniers temps, on a construit des ballons énormes. Ainsi, on a beaucoup parlé, il y a une quinzaine d'années, du *Géant* qui a fonctionné à Paris et dont la capacité était de 240,000 pieds cubes, soit huit fois plus que la Mongolfiéré de 1783 ; mais le plus grand aérostat qui ait été vu encore jusqu'à ce jour est le *ballon captif* inauguré dans la cour des Tuileries en juillet 1878. Commencé le 11 juillet, le gonflement de ce ballon monstre ne fut achevé que le 20 du même mois.

Alors eut lieu l'enlèvement de cette masse énorme sous la direction de M. Henri Giffard. Quatorze personnes, entre autres M- et Mme Godard, MM. Tissandier et Darbois, Mme Darbois et autres aéronautes distingués se trouvaient dans la nacelle qui pouvait en contenir quarante. Le ballon s'est élevé à une hauteur de 400 mètres, (plus de 1300 pieds) et est redescendu avec la même facilité et sans qu'aucun des voyageurs fût incommodé par le mouvement, le tout aux applaudissements d'une foule immense.



Ce ballon contenait 25000 mètres cubes de gaz, ou environ 800,000 pieds cubes, ou quatre fois plus que le géant. L'enveloppe était formée de six couches d'étoffe de toile de soie et de caoutchouc superposées ; elle était peinte extérieurement en blanc pour combattre l'effet des rayons du soleil, et parfaitement imperméable au gaz. La hauteur du ballon était de 180 pieds, son diamètre exact de 130 pieds et son poids total n'exédait pas 4 tonnes.

La construction de cette sphère gigantesque avait nécessité 20,000 pieds de couture ou environ quatre milles ; le filet qui la maintenait, avec ses 60 000 mailles, avait exigé 120,000 pieds de cordes de trois lignes de diamètre. Le cable qui retenait le ballon captif, d'une longueur de plus de 2000 pieds, pesait 5,500 livres pouvant supporter une tension de 66,000 livres, tandis que la force de tension du ballon chargé de voyageurs, ne représentait que 11000 livres, soit six fois moins que la force du cable qui s'enroulait autour d'un treuil de 23 pieds de longueur sur sept de diamètre, actionné par une machine à vapeur de 200 chevaux.

Depuis l'invention des aérostats on a fait, à diverses époques et dans les différents pays, des essais pour résoudre le grand problème de la direction des ballons. Quoique les résultats aient été bien souvent très peu favorables, les chercheurs ne se sont pas découragés. Les expériences qui viennent d'être faites à Meudon, près de Paris, semblent devoir enfin nous permettre d'espérer un succès définitif. Ces expériences, qui feront époque dans l'histoire de la science, ont été entreprises avec le *Dirigeable*.

Le Dirigeable a été construit dans l'atelier de Meudon, sous l'habile direction des capitaines Renaud et Krebs.

Voici la relation d'un essai qui a été fait en 1884 : "A midi, le ballon s'est élevé lentement au-dessus du parc de Chalais. Une légère brise venant du nord-est l'a entraîné dans la direction de Billancourt ; il a franchi le viaduc de la ligne de Versailles, dominant toute la vallée, et les assistants ont pu le voir planer majestueusement pendant quelques minutes sur la Seine. Arrivé à la hauteur du pont de Billancourt, il a viré de bord sous l'action de son gouvernail, et l'hélice ayant été mise en mouvement, il a repris en sens inverse la route aérienne qu'il venait de parcourir. A une heure précise, après plusieurs manœuvres habiles, l'aéronaute descendait sur la pelouse du parc. On a été frappé de la précision avec laquelle l'aérostat obéissait à l'action de son gouvernail et se maintenait dans la direction rectiligne."

Il est reconnu que, pour qu'un ballon offre à l'air une résistance suffisante, il est indispensable que sa surface présente une rigidité absolue, sans quoi l'enveloppe détendue n'est plus qu'une surface flottante faisant voile, et dans les plis de laquelle le vent s'engouffre. Et

ce fait se produit chaque fois qu'en opérant un mouvement de descente on laisse échapper une certaine quantité de gaz. Pour obvier à cet inconvénient capital, MM. Renaud et Krebs ont eu l'ingénieuse idée d'établir dans l'intérieur de l'aérostat un ballonnet compensateur. Chaque fois que les nécessités de la manœuvre exigent une déperdition de gaz, on insuffle dans ce ballonnet, au moyen d'un ventilateur, une quantité équivalente d'air, et la surface extérieure reprend sa rigidité première.

A l'arrière de la nacelle du Dirigeable se trouvent deux grandes palettes horizontales en forme de rames qui servent à modérer la descente. L'hélice a 23 pieds de diamètre et peut faire 46 tours à la minute. La force motrice, susceptible d'atteindre huit chevaux-vapeur, est obtenue à l'aide d'une machine dynamo-électrique, construite dans des conditions de légèreté exceptionnelle. Enfin le générateur d'électricité est une pile puissante quoique d'un petit volume, dont le fonctionnement ne laisse rien à désirer. Mais elle a deux graves inconvénients auxquels on cherche à obvier : la durée de son action est trop limitée pour permettre d'exécuter de longues excursions, et les éléments dont elle se compose sont d'un prix très-élevé. Ces difficultés une fois écartées, la question des ballons dirigeables sera résolue dans un sens pratique.

\*  
\* \*

La plume électrique d'Edison est une de ces productions merveilleuses auxquelles le célèbre inventeur nous a accoutumés depuis sept ou huit ans. Elle est mue par une pile électrique composée de deux éléments actionnés au moyen de bichromate de potasse, et perforé le papier qui lui est soumis à raison de 10,800 trous à la minute, représentant des caractères d'écriture courante ou des notes de musique. Ce papier est ensuite placé sous une presse d'un système simple et ingénieux. Un rouleau de feutre imprégné d'encre d'imprimerie, passe ensuite dessus et à travers les trous, s'imprime sur une autre feuille placée sous la première. Les trous formés par la plume sont si rapprochés que l'impression laisse dans les lignes qu'ils forment des solutions de continuité à peine visibles à l'œil nu. On peut obtenir jusqu'à 10,000 copies d'une simple feuille de papier ainsi perforée ; le tirage est assez rapide pour produire 400 à 500 exemplaires à l'heure.

L'emploi de cet appareil peut, paraît-il, donner une économie de 60 0/0 sur la lithographie, avec une rapidité d'exécution infiniment plus grande.

\*  
\* \*

Une nouvelle assurément bien importante vient d'être donnée. D'après une découverte récente, l'emploi de l'électricité deviendrait un moyen absolument efficace pour éviter les inhumations prématurées. Les muscles placés sous l'influence de l'électricité resteraient froids si le sujet était un cadavre, et il y aurait une élévation de température que constaterait aisément un thermomètre, dans le cas où la vie existerait encore. L'épreuve serait tellement certaine qu'il n'y aurait pas d'erreur possible.

..\*

Les ingénieurs de la compagnie internationale du Téléphone Bell viennent de faire des expériences de la plus haute portée : Ils ont réussi à tenir une conversation entre St-Petersbourg, Russie, et Bologne, Italie, la distance étant de plus de 600 lieues. Les instruments employés dans cette circonstance étaient le transmetteur Blake et le récepteur Bell, et la conversation a été tenue avec une parfaite régularité malgré des circonstances climatiques peu favorables.

L'expérience a eu lieu pendant la nuit, alors que les lignes télégraphiques n'étaient pas occupées. Encouragés par un si beau succès, les expérimentateurs espèrent qu'avant peu, on pourra établir un système général de téléphone, à l'instar du système général de télégraphie, qui permettra de tenir une conversation régulière entre deux points quelconques du globe, si éloignés qu'ils soient l'un de l'autre.

\* \*

La photographie vient de trouver le moyen *d'indiquer la fraude dans les vins.*

Il résulte, en effet, d'un rapport consulaire adressé au ministère du commerce en France, que plusieurs négociants de Marseilles ont fait "photographier" des vins reçus d'Algérie.

La photographie révèle les altérations du vin par les changements dans sa couleur, etc., et fait connaître son âge et sa qualité, ainsi que les falsifications.

On sait, en effet, que la plaque photographique est plus impressionnable que la rétine de l'œil humain, et de même que l'on photographie le ciel pour découvrir les planètes, il est naturel d'étudier, au moyen des ressources qu'elle offre, les modifications invisibles à l'œil nu qui se produisent dans les différentes matières, et notamment dans les vins.

Voilà une découverte qui a son importance, et qui pourrait singulièrement simplifier la besogne dans l'examen des substances alimen-

taires, si maltraitées aujourd'hui au grand détriment de la santé et de la bourse des malheureux consommateurs.

\*  
\* \*

La conférence internationale de Washington, pour l'adoption d'un méridien unique, vient de terminer ses travaux par l'adoption de Greenwich, en Angleterre, comme premier méridien commun.

Autrefois, l'île de Fer, l'une des Canaries, près de la côte occidentale de l'Afrique, avait servi de point de départ pour compter les longitudes, sans doute parce qu'on la considérait comme placée à l'extrême limite du monde. Une ordonnance de Louis XIII, rendue en 1634, y fit passer le premier méridien. Ce dernier adopté par la plupart des Etats européens, n'était plus guère employé dans ces derniers temps que par les Allemands. Depuis 1792, la France l'avait remplacé par le méridien de Paris. Les Anglais et les Américains suivaient celui de Greenwich. Les débats de la conférence ont failli plus d'une fois se clore sans qu'aucune décision ne fut prise, les délégués français optant pour Paris, et les Anglais pour Greenwich. Enfin il paraît qu'on est parvenu à s'entendre sur cette grave question, et désormais, le méridien de Greenwich sera employé pour tous les besoins ayant une portée internationale. Paris se trouve à 20° ouest d'après le méridien de l'île de Fer et à 2°  $\frac{2}{3}$  ouest de Greenwich.

\*  
\* \*

L'électricité n'est pas près de finir de nous étonner par la découverte de merveilleuses applications. Voici que, grâce à une invention faite par un directeur de ménagerie, elle va supplanter les armes à feu ou autres dans la chasse aux animaux dangereux. La seule arme à employer sera une canne électrique d'un mètre (3 pieds 4 pouces.) Les expériences qui ont été faites ont donné, paraît-il, les résultats suivants : trois lions touchés successivement avec la baguette ont donné tous les signes de l'épouvante et ont reculé en tremblant. Un tigre s'est acculé dans un coin de sa cage et a paru tout étourdi ; l'ours a mieux résisté et il a fallu plusieurs coups de canne pour lui faire éprouver une sensation désagréable.

Un éléphant dont on a touché le bout de la trompe a eu un accès de rage ; mais c'est sur le boa constrictor que l'expérience a réussi le mieux : à la première passe, le monstrueux reptile fut complètement paralysé ; il est resté six heures sans mouvement, et ce n'est qu'au bout de trois jours qu'il a pu reprendre toute sa liberté d'action.

OCT. GUISSSET.

# CHRONIQUE DU MOIS

---

**SOMMAIRE.**— Tremblement de terre en Espagne— Mort d'Edmond About— Guerre franco-chinoise—Explications de M. Ferry sur la retraite du général Campenon—Extrait d'un discours de Mgr Freppel—Avalanches en Espagne—La dynamite à Londres. Explosion dans les édifices du Parlement. Arrestation de Cunningham. Désaveu des dynamitards par Parnell et la ligne nationale irlandaise.

**CANADA :**— Maladie de Mgr Bourget— Départ de Mgr Smeulders— Quarantenaire politique de Sir John Macdonald—Ouverture du parlement du Canada.—Statue de Sir Georges Etienne Cartier.

Les derniers jours de l'an 1884 ont été des jours de ruines, de deuil et de désolation pour l'Espagne, où un tremblement de terre, survenu le 28 décembre, a causé des désastres affreux et fait des milliers de victimes.

Les oscillations se sont produites de l'ouest à l'est, et il y a eu trois secousses. La première, peu violente, a heureusement donné l'alarme et permis à un grand nombre de personnes de sortir de leurs demeures dont les décombres les auraient ensevelies.

Les secousses ont duré une minute.

C'est à Albuquero, près de Grenade, qu'il y a eu proportionnellement le plus grand nombre de victimes; presque toutes les maisons y ont été renversées et deux cents habitants y ont péri.

La moitié de Vellez-Malaga, ville de 30,000 habitants, a été détruite.

La population d'Arenas del Rey a péri sous les ruines.

A Afarnetijo, dans la province de Malaga, deux cents maisons se sont écroulées.

La ville d'Albumelas, qui comptait 2000 habitants, a vu disparaître la moitié de sa population.

Près Periana, une montagne a complètement disparu, et à Periana même, il y a eu 300 morts et 16 blessés.

La province de Grenade a été également très éprouvée.

La façade de la cathédrale de Grenade s'est inclinée d'une manière alarmante, beaucoup de toits et de cheminées se sont écroulés.

Plus de la moitié des habitants d'Albumelas ont péri.

L'Alhambra a été détruit en grande partie.

La cathédrale de Séville et surtout la Girajda ont été endommagées.

Narja, ville de 5,000 habitants, Benajorza, Albumelas et Lafarranja sont en partie démolies ; le nombre des morts est considérable.

A Estepona, port de mer à quarante milles au sud-est de Malaga, une église, une grande partie des édifices municipaux et un grand nombre de maisons ont été sérieusement endommagés ; mais les navires mouillées dans le port, paraissent n'avoir pas souffert.

La petite ville de Canillas, près de Malaga, est en ruines, et sa population de 2,000 âmes a été sérieusement éprouvée.

A Loja, Motril et Alhama, peu de maisons atteintes, mais beaucoup d'habitants blessés et plusieurs tués.

A Antequera, ville située au nord-ouest de Malaga, un café dans lequel se trouvaient un grand nombre de personnes s'est écroulé ensevelissant tout le monde.

C'était jour de fête. La population était presque toute entière dans les rues, dans les salles de bal et de concert, lorsque le tremblement de terre s'est produit ; la panique s'est emparée des promeneurs ; des hommes, des femmes, des enfants se sont jetés à genoux, implorant la miséricorde divine et baisant des images saintes.

Antequera, comme toutes les vieilles cités espagnoles, était fière de ses nombreuses églises ; sept d'entre elles sont détruites.

L'on s'imagine aisément la triste situation faite aux survivants de ces catastrophes, et toutes les horribles misères en découlant.

Lugubre adieu de l'an écoulé !

Douloureuses étrennes de l'an nouveau !

Partout, des comités se sont organisés, et partout la charité catholique a fait des merveilles. Le roi Alphonse a donné l'exemple. Sa Majesté a visité les victimes, leur a dit des paroles consolantes, et, ce qui est mieux, leur a fait distribuer abondamment des vivres et des secours pécuniaires.

Après tant de malheurs, de nouvelles secousses, qui surviennent de

temps à autre, semblent en présager de nouveaux. On dirait l'Espagne sur un volcan.

Le 16 janvier courant, une forte secousse a été ressentie à Grenade, vers dix heures du soir.

Depuis cette date, à diverses reprises, en de nombreux endroits, de violentes secousses sont venues renouveler la frayeur des habitants, et causer des dommages considérables.

A tous ces maux, la température ajoute les siens et se montre très-inclémente. La neige est tombée en quantité extraordinaire et les gelées sont très-fortes.

Les plantations de canne à sucre sont détruites. Les orangers et oliviers ont beaucoup souffert. La situation est très critique. Il se produit encore des mouvements géodésiques. Le vent et la neige ont démoli les cabanes de ceux qui, pour se mettre en sûreté, se sont enfuis des villes.

A Frigiliana, ville à 27 milles à l'est de Malaga, la population exaspérée par la faim et le froid a attaqué les maisons des riches propriétaires. Une autre secousse de tremblement de terre s'est produite à Canillas.

\*  
\* \*

Le 18 janvier, une dépêche de Paris annonçait la mort de M. Edmond-François-Valentin About, écrivain célèbre dont, malheureusement, la carrière littéraire est loin d'être à l'abri du reproche.

Journaliste qui a eu sa vogue, romancier et feuilletonniste recherché, nouvelliste tapageur, auteur de pièces théâtrales, pamphlétaire bruyant, M. Edmond About a mis le plus souvent son talent distingué au service de l'erreur, des préjugés et du mauvais vouloir de la libre-pensée contre l'action éminemment civilisatrice de l'Eglise catholique.

M. About était né le 14 février 1828 ; il allait donc atteindre bientôt le commencement de sa cinquante-huitième année. Il est mort juste au moment où, ayant été élu dans le courant de l'été dernier, membre de l'Académie française, il allait être appelé à y prononcer son discours de réception, vers la fin de ce mois-ci.

Edmond About a eu le triste honneur d'être l'un des brillants dans cette légion d'écrivains malhonnêtes qui ont mis la pensée au service des faux principes et des mauvaises mœurs. Il a contribué avec tant

d'autres à former cette France dégradée qui vient de donner au monde le scandale de la femme Clovis Hugues, coupable de meurtre, libérée, exonérée et acclamée !

\*  
\*  
\*

Mieux vaut tard que jamais : les disciples de Confucius commencent à comprendre la nécessité d'apprendre les manœuvres militaires ! Dès le 3 janvier, une dépêche annonçait que le gouvernement chinois avait loué les services de cinquante-cinq sergents instructeurs allemands.

Les Chinois ont besoin d'apprendre vite, car la patience du gouvernement français a pris fin à l'égard de ces violateurs des traités et de ces dresseurs de guet-apens. La France est déterminée à ne plus s'en laisser imposer par ces représentants d'une barbarie plusieurs fois séculaire et considérée comme incurable. Aussi, dès le 4 janvier, le ministère Ferry a-t-il accepté la résignation du général Campenon, pour le remplacer par le général Lewal. Ce remaniement ministériel indiquait que la guerre contre la Chine allait être poussée vigoureusement. Le télégraphe a représenté le général Lewal comme l'un des militaires les plus distingués d'Europe, et lui a attribué l'intention de modifier complètement le régime administratif de l'armée.

Le nouveau ministre de la guerre a fixé au chiffre de 6,400 les renforts qui seront envoyés au Tonquin en février. Il est déterminé à agir sans merci, et à traquer les Chinois jusqu'au cœur même de Pékin, s'il le faut.

\*  
\*  
\*

Vers le 14 janvier, M. Ferry a donné à la chambre des députés français des explications sur la retraite ministérielle du général Campenon. Le premier ministre a déclaré que le général n'entrait pas dans les vues du gouvernement sur la guerre du Tonquin. Il a déclaré de plus que le gouvernement voulait faire occuper le Tonquin jusqu'aux frontières de Chine, insistait sur l'exécution rigoureuse du traité de Tien-Tsin et avait résolu d'employer tous les moyens possibles pour abattre l'orgueil chinois.

\*  
\*  
\*



L'éminent évêque d'Angers, Mgr Freppel, en recevant son clergé à l'occasion du nouvel an, a prononcé avec son éloquence magistrale un discours dont voici l'un des traits les plus saillants :

"Je ne puis m'empêcher de trouver à tout le moins fort étrange la prétention récemment affichée de vouloir imposer au clergé une neutralité absolue entre les partis qui divisent l'opinion. Ah ! si ces partis avaient tous à l'égard de l'Eglise une attitude également bienveillante, et que la religion n'eût d'ailleurs rien à redouter d'une issue quelconque des luttes politiques, on comprendrait peut-être de notre part une telle impassibilité. Je dis peut-être, car, même dans ce cas, des considérations d'un autre ordre ne permettraient pas une indifférence aussi déraisonnable à des hommes qui, citoyens d'un pays libre ou se croyant tels, ont bien le droit d'exprimer leur sentiment sur les conditions de sa grandeur et de sa prospérité."

\*  
\*

L'année nouvelle menace de devenir plus désastreuse que toutes ses années. Les épouvantables malheurs qui l'inaugurent font naître les plus graves inquiétudes. Après les tremblements de terre, en Espagne, ce sont les avalanches qui, en Italie, brisent les fils télégraphiques, et engloutissent grand nombre de petits villages. A la date du 22 janvier, on ne comptait pas moins de 140 personnes tuées par ces avalanches.

A tant de maux physiques causés par les désordres de la nature, viennent s'en ajouter d'autres, matériels et moraux, aux conséquences d'une portée plus redoutable pour l'avenir, d'us ceux-ci aux inspirations de l'enfer et à la méchanceté humaine.

Tristes jours que les nôtres qui voient la dynamite, instrument des sociétés secrètes, employée pour la destruction de la fortune publique et de celle des particuliers, cherchant à amonceler partout de s ruines, et partout à semer la mort.

Samedi, le 24 janvier courant, à Londres, les édifices du Parlement anglais ont été secoués par deux violentes explosions de dynamite.

La première a eu lieu vers deux heures et dix minutes de l'après-midi ; la deuxième trois minutes après.

Le samedi est jour de visite aux chambres du Parlement, et ce jour-là, les visiteurs, tant femmes que hommes, étaient nombreux. On s'ima-

gine aisément la panique qui eut lieu ! plusieurs personnes ont été renversées et gravement blessées.

La force de la deuxième explosion a été telle qu'un homme qui se trouvait à une distance de trois cents verges des édifices parlementaires a été soulevé de terre.

Tous les carreaux des fenêtres de la Chambre des Communes ont été mis en pièces, les bancs des galeries bouleversés ; toutes les boiseries de la Chambre des pairs ont été brisées, et une grande ouverture faite dans le plancher de la galerie. Dans *Westminster Hall*, les statues de Henri IV et de Georges IV ont été renversées.

Le fait qu'un nombre extraordinaire de femmes visitèrent, ce jour-là, les édifices, a fait supposer que les auteurs de ces explosions étaient des femmes, ou des hommes travestis en femmes. Mais, comme toujours, en ces déplorable circonstances, il y a beaucoup de mystères. On a arrêté un Irlandais, nommé Cunningham, supposé être sinon l'agent principal, au moins le complice des auteurs de ces infâmes complots dont on espère saisir le fil par lui.

Le résultat le plus funeste de ces explosions est une haine plus accentuée que jamais contre l'Irlande. Un très-grand nombre d'ouvriers irlandais ont été renvoyés par leurs patrons. Néanmoins, Parnell a répudié formellement toute connivence avec les dynamitards et ceux-ci, d'un autre côté, ont été dénoncés énergiquement dans des résolutions adoptées en plusieurs assemblées de la ligue nationale irlandaise.

\*  
\*  
\*

Parlons maintenant de la Province de Québec depuis si longtemps négligée par notre chronique.

Les derniers jours de l'an dernier ont été attristés par la nouvelle de la maladie de Mgr Bourget, archevêque de Martianapolis. Cette nouvelle a produit partout dans notre province, et particulièrement dans le diocèse de Montréal, une émotion douloureuse qui s'est manifestée par de ferventes prières adressées à Dieu pour lui demander la guérison du saint prélat et par l'intérêt tout spécial avec lequel le public a suivi les bulletins constatant l'état de santé du vénérable vieillard, et dont plusieurs laissaient entrevoir la menace d'un deuil prochain pour l'Eglise du Canada. Heureusement, la maladie a perdu de sa gravité

vers le 9 janvier, et depuis lors, l'état de santé de Sa Grandeur n'a fait que s'améliorer.

\*  
\* \*

En même temps que leur parvenait la nouvelle de la maladie du distingué prélat qui a eu la charge de leurs âmes durant si longtemps, les catholiques de Montréal étaient appelés à assister au départ pour Rome, de Son Excellence Mgr Henri Smeulders, Commissaire apostolique.

Ce départ a eu lieu le lundi, 29 décembre. Bien que son Excellence eut refusé de recevoir des adresses pour l'occasion, Elle n'a pu empêcher la population catholique de se presser autour d'Elle et de l'acclamer de nouveau, à son départ, comme lors de son arrivée.

\*  
\* \*

Sir John Macdonald, chef du parti conservateur et premier ministre, de la Puissance du Canada, a été en décembre et durant ce premier mois de l'année, l'objet d'ovations et de banquets enthousiastes, à l'occasion du quarantième anniversaire de son entrée dans la vie politique et parlementaire.

A Montréal, la réception faite à l'éminent homme d'Etat le 12 janvier, et le banquet donné en son honneur le lendemain, ont pris les proportions les plus grandioses.

Près de 600 convives assistaient au banquet du 13, et M. Hall, en présentant la santé de Sir John Macdonald, dit qu'on avait dû refuser la vente de centaines de billets d'admission, vu que la salle ne permettait pas de recevoir plus que le nombre des hôtes présents.

Au cours de sa réponse, Sir John a rappelé que c'est à Montréal qu'il est entré dans la vie publique, et qu'il a prononcé son premier discours politique. Il était loin de penser alors que, quarante ans plus tard, il serait dans cette même ville le héros fêté d'une démonstration publique aussi solennelle.

\*  
\* \*

A part les faits relatés ci-dessus, l'attention publique dans la Province de Québec a été violemment émue par des dénégations hardies faites par le correspondant parisien de *L'Etendard* contre les antécé-

dents de M. Savary qui, sous le pseudonyme de Chs Quénault, collabore au journal québécois *Le Canadien*, et par le *Nouvelliste*, révélant certaines transactions des propriétaires-rédacteurs de *L'Electeur*. Ces dénonciations ont donné lieu à des discussions vives qui ont duré plusieurs semaines.

\*  
\* \*

Jeudi, le 29 janvier, s'est ouverte, à Ottawa, avec les cérémonies ordinaires, la troisième session du cinquième parlement de la Puissance du Canada. A la chambre des Communes, M. Taschereau, nouveau député élu de Beauce, a prononcé l'adresse en réponse au discours du Trône. Il a été secondé par M. Townsend qui vient de remplacer Sir Charles Tupper, comme représentant de Cumberland.

Quelque temps avant l'ouverture du Parlement, a eu lieu le dévoilement solennel de la statue de Sir Georges Etienne Cartier, au milieu d'un immense et enthousiaste concours. Sir John A. Macdonald et Sir Hector Langevin ont été les deux orateurs de cette fête éminemment patriotique.

Cette statue est en bronze et placée sur un piédestal en granit qui a une hauteur de sept à huit pieds. C'est une œuvre remarquable due à M. L. P. Hébert, artiste-sculpteur, de Montréal. Notre compatriote a été choisi, pour l'exécution de cette œuvre, entre plus de vingt compétiteurs dont plusieurs sont des artistes distingués de l'Europe et des Etats-Unis.

La statue de Sir Georges Etienne Cartier a été dressée à environ cent pieds de l'extrémité droite du Palais Législatif.

PHILIPPE MASSON.